51e ANNÉE (6e SÉRIE) | No 12 | 22 MARS 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER	Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. L'abcès Stavisky a crevé. — Les responsabilités. — Les conclusions à tirer du scandale, 177. — II. Nécessité d'une réforme de l'Etat selon M. Maurois. — Conditions de cette réforme. — La Démocratie chrétienne. — Il faut commencer par faire des peuples chrétiens, 180. — III. Nécessité d'une évolution sociale. — Le régime corporatif. — Comment il a été compris par les grands catholiques, Taparelli, Ketteler, Vogelsang, La Tour du Pin. — Ce qu'en ont dit les papes, 182. — IV. Le corporatisme fasciste. — Ses origines; son organisation; sa mise en marche. — Intéressante expérience, 185. — V. L'œuvre de Mussolini en général. — Son portrait par Louis Madelin. — La jeunesse en Italie. — Les réalisations, 188. — VI. La destruction du socialisme en Autriche, 191.

PRÉDICATION

Carême sur la Rédemption. — XIV. *Pâques : La résurrection du Rédempteur*, 161.
Sermons pour Pâques. — IV. La Résurrection, 163.
Pour le dimanche de Quasimodo. — Bienheureux ceux qui croient, 166.
Pour la fête de l'Annonciation. — L'Annonciation et la vocation humaine, 168.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — III. *1re Invocation : Cœur de Jésus, Fils du Père éternel*, 170.
Pour une Adoration perpétuelle. — I. Le règne du Christ par l'Eucharistie, 172.
En lisant. — La mort de Brunetière avant la confession, 176.

PETIT COURRIER

Q. — 1° Où pourrai-je trouver, en librairie ou d'occasion, l'ouvrage du P. de Saint-Jure, *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu, N.-S. Jésus-Christ ?*

2° Pourriez-vous m'indiquer un ouvrage où je trouverais les conclusions de la science catholique actuelle, concernant : les origines de l'humanité et des diverses races humaines, les civilisations préhistoriques et protohistoriques, bref, ce qui pourrait constituer une introduction à l'histoire ancienne qu'on étudie dans les classes ?

R. — Ad I. Edition en 3 vol. in-8 carré, 50 f., Paris, Lethielleux. — A la même librairie vous aurez aussi le traité du P. Grou. *Sur la connaissance et l'amour de N.-S. J.-C.*, publié par le P. Watrigant, in-18, 6 f.

Ad II. Du point de vue catholique, Guibert et Chinchole. *Les Origines, Questions d'apologétique*, in-8 de 640 p., 30 f., Paris, Letouzey ; et J. Paquier. *La Création et l'évolution*, in-16 de 367 p., 15 f., Paris, Gabalda. — Du point de vue purement scientifique, *La Préhistoire*, de L. Capitan et Michel Faguet, in-8 de 224 p., 24 f., Paris, Payot (1931) ; et Maurice Exsteens, *Préhistoire, de l'homme des alluvions à l'aurore des civilisations classiques*, petit in-8 carré de 528 p., 15 f., chez Expel, 26, avenue Junot, Paris 18e (1933).

Q. — L'*Ami* pourrait-il me dire si la revue *L'Ecole et la Famille*, d'un M. Robert, existe encore ?

R. — Oui, et elle a toujours pour directeur M. E. Robert, à Fontaines-sur-Saône (Rhône). Le prix de l'abonnement annuel est de 16 f., 20 f. avec le Supplément.

Q. — Où trouver les ouvrages suivants : 1° une *Vie de Mgr de Ségur, le prélat aveugle* ; 2° *L'Evangile du Paysan*, par Prosper Gérald ; et 3° *L'Evangile médité avec les Pères*, par le P. Thiriet, O. P. ?

R. — Ad I. Mgr de Ségur est mort en 1881 ; l'année suivante, son frère Anatole publiait sur lui 2 vol. in-12 de *Souvenirs et récits d'un frère* (Bray et Retaux), et en 1885 une *Biographie nouvelle de Mgr de Ségur*, in-12 avec portrait (Bloud et Barral) ; deux ans après, leur sœur Olga, vicomtesse de Pitray, donnait *Mon bon Gaston. Souvenirs intimes et familiers*, 1 vol. in-12 (Gaume). Tout cela est épuisé. — Les ouvrages de

Mgr de Ségur sont en vente chez Toira, 28, rue d'Assas, Paris 6e.

Ad II. In 12 de 369 p., 10 f., Paris, Beauchesne.

Ad III. L'ouvrage, en 5 vol. in-8, a paru chez Lecoffre (aujourd'hui Gabalda) en 1905-1906. Il ne figure plus au catalogue.

Q. — 1° Je voudrais bien trouver un ou plusieurs recueils de sermons pour Retraites de Communions d'enfants, et un ou plusieurs recueils d'histoires pour les mêmes Communions.

2° N'existe-t-il pas un recueil de miracles eucharistiques de Gury ?

R. — Ad I. Utilisez Jean Besnard, *Vive Jésus que j'aime !* in-8 de 96 p., 4 f. 75, Avignon, Aubanel père, 7, place St Pierre ; — Maurice Bouvet, *Veillez et priez*, in-12 de 346 p., 9 f., Paris, J. de Gigord ; — A.-J. Chauvin, *Petite Retraite de trois jours préparatoire à la Première Communion privée*, in-12 de 176 p., 3 f. 50, aux bureaux de l'Apostolat de la Messe et de la Communion, à Montmorency (Seine-et-Oise)

Ad II. Je ne le connais pas.

Q. — L'*Ami* voudrait-il m'indiquer des livres de méditations pour tous les jours de l'année, en dehors de Hamon, 1° à l'usage des prêtres, et 2° à l'usage des religieuses ?

R. — Ad I. Abbé Dunac, *L'Heure du matin*, 2 vol. in-12, 20 f., Paris, Téqui ; — Chaignon, S. J., *Méditations sacerdotales*, 18e édit., 4 vol. in-8, 90 f., Lyon, Vitte ; — Grimal, S. M., *Avec Jésus formant en nous son Prêtre*, 2 vol. in-16, 20 f., Vitte ; — Mgr Dadolle. *Méditations pour l'année liturgique*, 2 forts vol. in-16, 24 f., Vitte ; — etc.

Ad II. Chaignon, *Méditations religieuses*, 3 vol. in-8, 45 f., Vitte ; — abbé de Brandt, *Méditations à l'usage des religieuses*, 5 vol. in-12, 36 f., Paris, Gabalda ; — etc.

Q. — Quels auteurs seraient à consulter pour faire la conférence suivante ? « *L'Extrême-Onction*. Après en avoir expliqué les différents noms, prouver contre les Protestants et les Modernistes qu'il s'agit, d'après l'Ecriture Sainte et la Tradition, d'un véritable sacrement institué par le Christ. Déterminer historiquement et théologiquement la matière et la forme de ce sacrement. »

R. — Si vous voulez faire une conférence approfondie, prenez dans le *Dict. de Théologie catholique* l'article Extrême-Onction. — Pour une conférence sérieuse, mais simplement suffisante, prenez soit Gihr, *Les Sacrements de l'Eglise catholique*, tr. fr., t. IV, in-8, 15 f., Paris, Lethielleux ; soit Goupil, *Les Sacrements*, t. III, in-8, 12 f., chez Paillard, 51, boulevard Raspail, Paris 6e.

Q. — Savez-vous s'il existe un Manuel de la retraite du mois à l'usage des personnes du monde ? Je n'en connais point.

R. — Moi non plus.

La Formation chrétienne de l'enfant. — Revue mensuelle. — Secrétariat : 58, avenue de Breteuil, Paris 7e ; 6 f. par an, France et Belgique ; autres pays, 9 f

Voilà plus d'un an que nous suivons cette petite Revue avec un intérêt sans cesse renouvelé, et en nous réjouissant du développement que nous lui avons vu prendre : d'abord simple feuillet de 4 pages in-8, maintenant elle en compte seize. C'est pour l'aider à pénétrer en de plus nombreux foyers que nous la signalons aujourd'hui. Son rédacteur en chef, M. l'abbé Raimond, nous a donné « La Grande Communion : Avant, pendant, après, » qui a paru l'été dernier dans notre *Prédication*. Pas de phrases creuses en ses articles, mais de la doctrine condensée. Il y a là, en particulier, des « Pages d'Histoire Sainte » ravissantes et qui nous font envie.

H. Petitot, O. P. — **La Passion.** I. *L'agonie ou l'oraison de Jésus au jardin de Gethsémani.* — Un vol. in-32 de 92 p. — Les Editions du Cerf, à Juvisy (S.-et-O.). 1933.

Quarante-six paragraphes d'une ou deux pages chacun, répartis en un « prélude » et en trois « nocturnes », proposent à nos pieuses méditations l'agonie du Sauveur. Le P. Petitot s'appuie fermement sur une bonne exégèse et sur des indications historiques contrôlées, pour guider l'imagination dans ses reconstitutions des lieux et des actions ; sa piété ne perd jamais le contact avec la théologie. Mais ce travail de fondation n'apparaît pas dans les considérations qu'il nous suggère et par lesquelles il nous invite à pénétrer jusqu'à l'âme douloureuse du divin Patient. Il veut que, selon une méthode d'oraison chère à sainte Thérèse, on lise lentement chacune des phrases et qu'on amorce ainsi une contemplation personnelle que pourra guider, agrandir, enflammer l'influence de l'Esprit-Saint. Outre cette utilisation privée, nos confrères pourront prendre ces pages et s'en inspirer dans les « Heures Saintes » qu'ils seront appelés à donner en public.

F. Astruc. — **Une Heure Sainte.** *La mort rédemptrice de Jésus.* — Brochure de 40 p. in-32, 1 f. 50 franco. — Lyon, Œuvre de Propagande du Sacré-Cœur, Montée du Télégraphe. 1934.

Le titre de cette brochure en indique suffisamment le sujet. Deux traits y sont particulièrement mis en relief : les souffrances de Jésus pour chacun de nous ; la réponse que peuvent faire à cet amour infini de leur Maître les âmes victimes. Ce volume est utilisable particulièrement en cette Année Sainte qui commémore le grand souvenir de la Rédemption.

LE LIVRE DU JUBILÉ et son SUPPLÉMENT

JÉSUS-CHRIST, FILS DE DIEU, SAUVEUR, 3 vol. in-16.
LA VIERGE MARIE ET LES EVANGILES, un vol. de supplément, par le Chanoine L. CRISTIANI.

A partir du 1er avril, les prix des diverses éditions de cet ouvrage seront les suivants : Edition courante et Edition scolaire, l'unité 37 fr. franco, avec le supplément 45 fr. franco. — Remise à MM. les membres du clergé, pensionnats et écoles, l'unité 33 fr., avec le Supplément, 40 fr. franco. — De 10 à 20 ex., l'unité 30 fr., avec le Supplément, 36 fr. franco. — De 20 à 30 ex., l'unité 27 fr., avec le Supplément, 32 fr. franco. — Pour l'étranger, ces prix sont majorés de 5 fr. par unité, et de 6 fr. avec le Supplément. — Edition de luxe, 110 fr. franco, avec le Supplément, 140 fr. — Edition en un seul volume avec reliure de luxe, même prix que l'édition scolaire, avec augmentation de 12 fr. pour la reliure. — Edition courante reliée, 36 f., et avec le Supplément, 48 fr. franco, *en plus des prix ci-dessus.*

Avis très important. — On est prié d'envoyer le montant en faisant la commande au Comité catholique d'apostolat par l'Evangile, 12, rue Lanterne, LYON. Chèques postaux, LYON, 585-66. — Pour les prix actuels jusqu'au 1er avril, voir *Ami du Clergé*, feuilles jaunes, nos des 8 et 22 février et du 8 mars.

GOUTTE — GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la

LIQUEUR LAVILLE

Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.

COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

VITRAUX

MAISON BESSAC — GRENOBLE, FRANCE

Ami du Clergé du 22 mars 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Carême sur la Rédemption. — XIV. *Pâques :* La résurrection du Rédempteur, 161.
Sermons pour Pâques. — IV. La Résurrection, 163.
Pour le dimanche de Quasimodo. — Bienheureux ceux qui croient, 166.
Pour la fête de l'Annonciation. — L'Annonciation et la vocation humaine, 168.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — III. *1re Invocation :* Cœur de Jésus, Fils du Père éternel, 170.
Pour une Adoration perpétuelle. — I. Le règne du Christ par l'Eucharistie, 172.
En lisant. — La mort de Brunetière avant la confession, 176

CARÊME SUR LA RÉDEMPTION

XIV

Pâques

LA RÉSURRECTION DU RÉDEMPTEUR

Resurrexit propter justificationem nostram.
Le Christ est ressuscité pour notre justification.
(Rom., IV, 25).

Mes frères,

En cette année du XIXe centenaire de notre Rédemption, nous avons tâché d'évoquer et de revivre d'une façon plus prenante et plus profonde cette passion d'un Dieu fait homme, par laquelle nous avons été sauvés. Il est des anniversaires qui nous saisissent plus vivement les uns que les autres. Elle était de ceux-là, l'année 1933-34, qui ajoutait un centenaire de plus à cet événement d'une grandeur et d'une portée incalculables, qui est l'axe de l'histoire de l'humanité : le relèvement spirituel du monde, son retour à ses destinées premières, l'essor de ses ailes libérées vers le ciel, grâce au dévouement de l'Homme-Dieu qui s'était offert à payer à notre place.

Comme nous avons mieux sympathisé à la passion pendant la Semaine Sainte, aujourd'hui, en cette solennité pascale, il nous faut davantage communier au mystère de la résurrection.

Car ce mystère de la résurrection, comme celui de la passion, appartient au cycle de la Rédemption et pour lui comme pour la mort de Jésus revient le mémorable dix-neuvième centenaire.

Sans doute ce jour-là Notre-Seigneur entre dans cette vie glorieuse pendant laquelle on ne peut plus rien mériter et qui est elle-même la récompense des mérites d'ici-bas. Avec le *consummatum est* du Golgotha s'est consommée aussi cette période d'expiations, de labeurs, de conquêtes de sa destinée rédemptrice. Depuis qu'il a remis son âme entre les mains du Père, il lui a remis également la somme totale de ses mérites pour notre salut à tous : en droit nos péchés nous sont pardonnés et la vie de la grâce nous est rendue. Mais sa passion accomplie, le Christ ne démissionne pas ; il ne se retire pas de la grande affaire de notre salut; il ne s'en désintéresse pas.

Il faut maintenant qu'il la fasse fructifier et prospérer, qu'il applique ses mérites à nos âmes, qu'il leur communique le pardon et la grâce. Et ce sera l'œuvre des derniers mystères de son passage terrestre, de son ensevelissement, de sa résurrection, de son ascension comme de toute sa vie désormais immortelle du ciel. Aussi S. Paul écrit-il qu'il est ressuscité pour notre justification (Rom., IV, 25) et qu'il vit toujours afin d'intercéder pour nous. (Heb., VII, 25).

Ainsi la résurrection de Jésus notre rédempteur est entre les mains de Dieu le *moyen* et le *modèle* de notre résurrection spirituelle, du réveil de nos âmes à la vie surnaturelle, de notre rentrée en grâce.

I. — *Son moyen*

Le Christ ressuscité, c'est le Christ dans toute sa gloire de guérisseur et de thaumaturge des âmes malades et pécheresses. S. Paul nous le déclarait tout à l'heure : Jésus Notre-Seigneur a été livré à cause de nos péchés et ressuscite à cause de notre justification. Et l'Eglise nous faisait proclamer la même vérité ce matin en cette messe si triomphante de Pâques : « En mourant il a détruit notre mort; en ressuscitant il nous a donné la vie. » (Préface du temps pascal).

Notre justification, c'est le passage de l'âme pécheresse de son état de péché à l'état de grâce. C'est une véritable résurrection sur le plan spirituel, puisque l'âme sort de ce qui est sa mort pour renaître à sa vie surnaturelle. Nous pouvons donc l'appeler résurrection spirituelle.

Cette résurrection, comme celle des corps, plus encore que celle des corps, si nous pouvons ici établir une comparaison, relève de la toute-puissance divine. Seul Dieu peut donner ou rendre aux âmes leur vie surnaturelle, comme seul il peut donner ou rendre aux corps leur vie physique. « Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul? » disaient justement les pharisiens.

Mais, comme nous le voyons dans cette circonstance, la guérison du paralytique (Marc, II, 1-12), Dieu se sert du ministère de son Fils fait homme pour accorder son pardon et rétablir dans son amitié. C'est à la voix de Jésus qui lui dit : « Mon fils, tes péchés te sont remis, » que le paralytique se trouve justifié. Par sa voix, par son geste, par son attitude a passé la grâce du pardon qui lui rend la santé de l'âme, comme va émaner tout à l'heure de son humanité la vertu divine qui lui rendra la santé du corps : « Je te le commande, lève-toi, prends ton grabat et va dans ta maison. »

Dieu n'a pas dépossédé son Fils triomphant et glorieux de ce pouvoir sur les âmes. Comment aurait-il pu le découronner dans sa victoire d'une prérogative qu'il possédait pendant le combat ? Il

semble au contraire qu'elle lui appartient maintenant à un nouveau titre, puisqu'il a mérité par sa passion et par sa mort cette résurrection des âmes.

Ainsi, c'est par l'intermédiaire, par le ministère, par le moyen du Christ ressuscité que Dieu fait arriver jusqu'à nous les grâces miséricordieuses de la rémission de nos péchés et de notre retour à lui. Une telle lumière rayonne de ce corps ressuscité et glorieux, qu'elle enveloppe les âmes, les pénètre, les purifie. C'est sur ce rayonnement qui s'échappe avec le Christ du tombeau vide qu'est porté en quelque sorte l'autre rayonnement, celui des grâces du pardon qui refont de nous des enfants de lumière.

Il vous souvient que dans les premiers siècles de l'Eglise, alors que la plupart de ceux qui devenaient chrétiens étaient des adultes convertis, c'était à l'occasion de la fête de Pâques qu'on administrait le sacrement de baptême, comme en témoignent encore aujourd'hui les prières qui composent l'office et surtout la messe de Pâques. Très belle leçon de choses de l'influence du mystère de la résurrection du Christ sur la résurrection des âmes. Ces chrétiens nouveaux savaient qu'ils étaient ressuscités à la vie avec le Christ et par le Christ.

Mais aujourd'hui encore, la foule des communiants de Pâques ne nous met-elle pas sous les yeux le spectacle de cette influence profonde et universelle du mystère de la résurrection sur le monde ? Est-il une autre date de l'année où autant d'âmes recouvrent leur vie divine qu'en cet anniversaire de la résurrection du Christ ? Il est dit dans l'Evangile de S. Matthieu qu'après la résurrection du Seigneur beaucoup de justes sortirent de leur sépulcre, vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs (Matth., XXVII, 52-53) ; ils étaient les précurseurs et la figure de ce défilé d'âmes qui, chaque année, sortent de la tombe du péché et rentrent dans l'Eglise avec la grâce de la communion pascale par la vertu du Christ ressuscité.

II. — *Son modèle*

Et maintenant que tous ces ressuscités de Pâques lèvent les yeux vers le Christ qui sort vivant de son tombeau : car sa résurrection qui est la cause de leur résurrection spirituelle en est aussi le modèle et l'idéal !

Ecoutons encore l'apôtre S. Paul : « Le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père ; de même nous aussi nous devons marcher dans une vie nouvelle. Ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus ; de même, nous aussi, nous devons nous considérer comme morts au péché, afin que de nouveau nous vivions par lui. » (Rom., VI, 4, 8, 9, 11).

De ce riche symbolisme de la résurrection du Christ détachons seulement ce qui doit constituer les éléments essentiels de notre résurrection spirituelle. La résurrection de Jésus est réelle, visible, durable. Et telle doit être aussi la résurrection des âmes qui marque chaque année les fêtes pascales.

Qu'elle soit réelle, vraie, sincère, sur le modèle de la résurrection du Christ dont nous chantions ce matin avec l'Eglise : « *Scimus Christum surrexisse a mortuis vere*. Nous savons que le Christ est vraiment ressuscité des morts. » (Séquence de Pâques).

Sa résurrection n'a pas été une illusion, un fantôme, une imagination d'un petit groupe enthousiaste ou d'un peuple surexcité. Elle porte les garanties les plus rigoureuses d'authenticité. La vérité de l'ensevelissement de Jésus, la constatation du tombeau vide, l'inanité de la rumeur infâme de l'enlèvement du corps par les apôtres, les apparitions multipliées du Ressuscité aux apôtres, aux disciples, aux saintes femmes, à la foule, avec ses cicatrices que Thomas peut toucher de ses doigts, l'impossibilité d'une hallucination collective de tant de témoins d'une foi plus que chancelante : tout, absolument tout, même les inventions ridicules des Juifs et de l'incrédulité pour expliquer pareil phénomène, concourt à asseoir solidement, inébranlablement la certitude de la résurrection de Jésus.

Pareillement pour le chrétien, faire ses Pâques, ce n'est pas une formalité, un acte extérieur, une concession de pure forme aux habitudes d'un pays, d'un milieu, d'une famille. Ce ne serait plus une résurrection spirituelle, mais une décomposition plus avancée dans la mort du péché par des sacrilèges nouveaux. Comme elles nous invitent à cette sincérité, les paroles que S. Paul adressait à ses chrétiens de Corinthe et que vous relisiez dans vos paroissiens à la messe de ce dimanche de Pâques : « Mes frères, purifiez-vous du vieux levain, afin que vous soyez une pâte nouvelle comme vous êtes des azymes ; car le Christ, notre Pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non avec le vieux levain ni avec le levain de malice et de perversité, mais avec les azymes de la pureté et de la vérité. » (I Cor., V, 7 et 8).

Que notre résurrection soit encore visible, manifeste, au grand jour, également sur le modèle de la résurrection du Christ qui se montre pendant quarante jours sur la terre dans de multiples apparitions.

Et ces apparitions devaient être le témoignage indubitable de la réalité de la résurrection de Jésus et par conséquent aider notre foi qui repose, entre tous, sur ce grand miracle de la résurrection du Christ.

Pareillement, que dans une circonstance comme celle-ci, qui fait le partage entre les pratiquants et les non-pratiquants, le chrétien fasse ostensiblement ses Pâques, au vu et au su de tous ceux qui sont en droit d'attendre de lui l'exemple. Cet exemple aussi pourra être un argument en faveur du Christ et décider des hésitants. En tout cas, il aura été la marque d'une belle et fière indépendance de caractère.

Que cette résurrection soit enfin durable, persévérante, suivie, à la mesure de notre force d'âme,

toujours sur le modèle de la résurrection du Christ dont S. Paul écrit qu'il n'est plus sujet désormais à la mort : « *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.* Le Christ ressuscité ne meurt plus. » (Rom., VI, 9).

Il ne meurt plus ; il est vivant pour toujours : *semper vivens* (Hébr., VII, 25). Ses ennemis ne peuvent plus rien contre lui. Même son immolation sur l'autel ne pourra plus être qu'une immolation mystique.

Semblablement, qu'elle se maintienne et s'épanouisse et fructifie, la vie de la grâce que les âmes ont recouvrée par la confession annuelle et fortifiée par la communion pascale. Que la mort du péché ne prenne plus le dessus sur elles, pas plus qu'elle ne peut quelque chose contre leur Maître ressuscité. Ou si leur faiblesse humaine les entraîne encore quelquefois au mal, qu'elles reprennent vie aussitôt par la même grâce de la résurrection de Jésus.

* *

Toute une série de béatifications et de canonisations ont marqué à Rome l'année jubilaire 1933-1934 de la Rédemption du monde, dont plusieurs ont été pour nous Français un sujet de légitime fierté : sainte Bernadette Soubirous, la Bienh. Catherine Labouré, sainte Jeanne-Antide Thouret, S. André Fournet, sainte Louise de Marillac... pour ne citer que quelques noms plus connus ou plus sympathiques. Le pape s'est plu à saluer à plusieurs reprises en ces saints les fruits magnifiques de la Rédemption. Et cette année jubilaire nous a montré ainsi ce beau fleuve de vie divine qui traverse notre pauvre terre, depuis sa source au Calvaire jusqu'à son déploiement majestueux en nos temps qui paraissent pourtant si malheureux.

Qui paraissent, dis-je, parce que le journal moderne, par ses titres voyants et ses clichés multipliés, fait surtout la publicité du scandale et du crime. Mais elle n'est pas et elle ne sera jamais épuisée, la fécondité du sang rédempteur. Toujours elle ira purifier et donner vigueur à notre sang anémié et vicié.

Que ce soit la grâce spéciale de ce centenaire mémorable que ce sang divin infuse une vie nouvelle à la civilisation en pleine décadence, la vie même de Dieu qu'il devait communiquer au monde.

Et qu'elles soient plus nombreuses et plus resplendissantes que jamais, les résurrections spirituelles de ces Pâques centenaires et que nous chantions aujourd'hui avec plus de vérité que jamais : « *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.* Voici le jour que le Seigneur a fait ; tressaillons d'allégresse et passons-le dans la joie. » (Antienne de Pâques).

C'est le couronnement attendu de nos prédications de cette année jubilaire. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR PAQUES

IV

LA RÉSURRECTION

Mes frères,

Tout homme intelligent et sincère qui lit et comprend l'Evangile, qui sait que ce livre est un livre historique, le plus véridique, le seul absolument véridique, croit à la résurrection de Jésus. Mais il est une autre preuve, celle-là encore tirée de l'histoire, qui peut faire naître en nous la même conviction ; et c'est cette preuve que je m'apprête à exposer aujourd'hui devant vous.

Elle se formule ainsi, selon une belle et profonde parole de S. Jérôme : « De la résurrection du Christ, dit-il, comme d'un bouclier, l'Eglise se défend et se protège [1]. » Rien n'est plus vrai : c'est cette vérité, à la fois historique et dogmatique, qui fait sa force, qui donne à sa foi et à ses espérances la solidité d'un inébranlable rempart. Si le Christ est ressuscité, en effet, il est le Messie, il est le Sauveur, il est Dieu ; l'enseignement qu'il nous a laissé possède l'infaillibilité des éternels oracles, et cette Eglise qu'il a fondée et dont il a fait l'apôtre autorisé et unique de sa doctrine, peut prêcher l'Evangile sans rien craindre ni de l'histoire, ni de la raison, ni de la science ; elle n'aura contre elle que le mensonge, la folie impie et l'ignorance obtuse.

Je ne veux mettre en lumière rapidement que six preuves, qui seront en même temps six claires réponses aux objections lancées dans le peuple par les ennemis — et ils sont nombreux de nos jours — du nom chrétien et surtout de l'Eglise.

I

C'est un fait historiquement indéniable que l'élan du Christ hors de la mort fut la victoire décisive et la démonstration triomphale de sa transcendance.

Après un moment de désarroi, les apôtres, troublés par l'étrangeté et la grandeur de l'événement, sont allés au tombeau où le divin Crucifié avait été enfermé et scellé ; ils ont vu le tombeau vide ; puis le mort leur est apparu vivant, non pas une fois, mais onze fois pour le moins. Ils croient, et ils vont annoncer au monde la Bonne Nouvelle.

Avouons que jamais entreprise ne fut plus difficile ni plus risquée. Il s'agissait de persuader le monde qu'un mort avait été enfermé dans un tombeau et qu'il en était sorti de lui-même, plein de vie, et de rallier autour de cette idée les hommes de ce temps-là et de tous les temps.

On peut poser en principe que jamais cette prodigieuse entreprise n'eût eu le moindre commencement, s'il n'eût pas été vrai que Jésus était ressuscité.

Comment, dans cette supposition, auraient-ils entrepris la conquête du monde par l'apostolat ?

[1] *Resurrectione Christi, tanquam clypeo, Ecclesia se munit et protegit.*

Nous savons quel était leur état d'âme après le dernier soupir de leur Maître sur la croix. Ils étaient tous découragés. Admettons que le Crucifié fût resté caché dans la mort, enlevé et porté dans un autre endroit, comme l'ont prétendu quelques incrédules de notre temps : où auraient-ils pris le courage d'annoncer contre la vérité qu'ils l'avaient revu vivant ? Après ce qui s'était passé, déçus, sans but raisonnable, sans avenir, sûrs d'avoir été trompés par le plus séduisant des séducteurs, mais par un séducteur tout de même, ils n'avaient plus qu'à retourner à leurs filets et à leurs occupations d'avant le jour où ils avaient été appelés à poursuivre, aux côtés du mort, un grand rêve illusoire. L'ont-ils fait ? Non, ils ont tout laissé là : leurs outils familiers et les habitudes de leur ancienne vie, et ils sont partis annoncer à l'univers ce qu'ils avaient vu, entendu et appris : l'Evangile qui est la Bonne Nouvelle, et la grande nouvelle qu'est la résurrection.

Cette conduite en dit plus long que tous les raisonnements et les discours, surtout quand l'on sait à quels périls vraiment formidables, à quels combats et à quelle fin tragique ils s'exposaient.

C'est là une première raison qui, à elle seule, pourrait suffire. En voici une autre.

II

Je dis que les apôtres, non seulement n'auraient pas tout quitté pour prêcher Jésus crucifié, mort et ressuscité, mais encore n'auraient jamais pu soutenir leur mensonge, à supposer qu'ils aient prétendu le soutenir, devant le peuple.

Est-ce que tout Jérusalem ne se serait pas levée pour leur crier qu'ils étaient des imposteurs ? Or, dans la Ville sainte, des témoins de la mort du Christ, par milliers, dès le lendemain de la résurrection, ont embrassé sa cause.

S. Luc nous apprend que même des prêtres juifs se convertirent. Ces hommes, alors que grondait encore autour des apôtres l'hostilité qui avait tué leur Maître, ces hommes se seraient-ils convertis, s'ils n'avaient eu la conviction, ce n'est pas assez dire, la certitude que Jésus qu'ils avaient vu mort, était réellement sorti vivant de son tombeau ?

III

De Jérusalem, les apôtres s'en vont prêcher dans toute l'Asie, dans les îles de la Méditerranée, en Macédoine, en Grèce, à Rome. S'ils avaient ainsi promené partout un mensonge, croyez-vous qu'ils auraient pu fonder partout des Eglises ? Il y avait, à cette époque, comme de nos jours, des Juifs dans toutes les cités de l'empire romain. Les Juifs de la Dispersion, comme on les appelait, étaient en relations constantes avec leur pays d'origine. Est-ce que ces Juifs, si jaloux et si attachés à la Loi mosaïque, n'auraient pas démasqué les fondateurs d'une religion nouvelle ? Qu'ont-ils fait ? Ils sont au contraire entrés en foule dans l'Eglise du Christ, à la voix de ces hommes simples venus annoncer les prodiges qui s'étaient passés chez eux en leur absence ! C'est donc qu'ils ne pouvaient rien objecter à un fait reconnu par tous comme authentique.

IV

— Soit, disent les incrédules, les apôtres ne mentirent pas, mais ils étaient des hallucinés.

— Dire que les Evangélistes, ces témoins dont la conviction nous apparaît si entière, ont été des hallucinés, trompés par leur amour pour un Maître incomparable et par le désir de le glorifier à la face du monde, est une prétention insoutenable. Hallucinés ? Par un fantôme sans doute ? Mais des hommes éveillés ne voient pas un fantôme pendant quarante jours consécutifs ! Hallucinés ? Mais ils redisent les paroles de Jésus ressuscité, des paroles claires, profondes, créatrices, et un fantôme ne parle pas ! Ils affirment avoir mangé avec lui, un fantôme ne mange pas ! Cette invention d'une hallucination mystique ne tient pas debout.

Au reste, les récits des Evangélistes sont des témoignages assez solides quand on les étudie sans idées préconçues ni préventions hostiles. On l'a dit avec raison : « L'attestation du tombeau vide, des apparitions d'un vrai corps vivant et palpable, dans lequel les familiers de Jésus ont reconnu, sans pouvoir s'y tromper, celui de leur Maître mis en croix et au sépulcre, c'est une inébranlable garantie historique pour notre foi et notre espérance, — comme elle l'était déjà pour les convertis de S. Paul [1] » et pour tous les fidèles de la première génération chrétienne.

Non, les apôtres qui, d'ailleurs, nous apparaissent si saints et si sages lorsque nous lisons leurs Epîtres, n'ont pu être des hallucinés. Est-il possible, au surplus, que tous aient soutenu un fait inexistant, sous la menace de la mort et jusque dans la mort même ? Ils étaient douze, en comptant S. Mathias qui remplaça Judas. Un seul s'est-il déjugé ? Un seul, sur la croix ou sous le glaive, a-t-il, comme l'eussent fait des gens sans conviction, avoué que le Christ n'était pas ressuscité ? Un seul a-t-il révélé où était le tombeau qui gardait les restes de la Victime du Calvaire ? Pas un seul. C'eût été mentir que de renier la vérité ; ils ont préféré mourir dans les supplices.

Leur mort prouve qu'ils étaient sincères, qu'ils ont bien revu le Christ après la mort, vivant ; Jésus est donc ressuscité !

V

Une preuve encore de la résurrection du Christ, c'est la proposition de Tibère au Sénat romain d'admettre Jésus au rang des dieux. Informé par Pilate des miracles opérés par ce personnage extraordinaire dans la Palestine, de sa mort, de sa résurrection, de ses apparitions à ses disciples, l'empereur, jeune encore, dans la période initiale, libérale, pacifique, bienveillante de son règne, voulait ainsi enrichir d'une divinité nouvelle l'accueillant Panthéon de l'Empire. Le Sénat, qui

[1] P. Allo : *Le scandale de Jésus*.

probablement n'avait pas été consulté, rejeta la proposition, mais le César garda son opinion et menaça de sa colère les accusateurs des chrétiens [1]. La résurrection de Jésus était devenue un fait dont personne dans le monde ne doutait, pas plus à Rome qu'à Jérusalem. Douter est devenu depuis à jamais impossible.

VI

Cependant, ce n'est pas tout encore. La preuve prend une force décisive quand on étudie la fondation et la vie de l'Eglise. Je lis dans une Vie du Christ écrite par un Américain : « Acquise d'abord par Simon-Pierre et les disciples en Galilée, la conviction d'une vie de Jésus continuée dans un « corps spirituel » est la réalité qui s'impose. Nous ne pouvons douter de la réalité de cette conviction, ni *de la réalité de l'expérience qui créa cette conviction*... Et nous ne pouvons douter que cette expérience de Pierre, comme l'expérience postérieure de Paul, fut une expérience de *présence objective*. Ni Pierre ne fut victime d'une hallucination, ni Paul d'une illusion. La grande Eglise chrétienne est bâtie, non sur un mensonge, mais sur une vérité [2]. »

Paroles remarquables. La naissance de cette grande Eglise ne peut s'expliquer, en effet, si la résurrection de Jésus n'est pas une vérité historique. Au contraire, elle s'explique très bien si la résurrection est un fait historique. Nous pouvons aller plus loin : elle ne s'explique que dans cette dernière hypothèse.

La question est donc celle-ci. A supposer que Jésus ne fût pas réellement ressuscité, son Eglise aurait-elle pu être fondée, vivre et se répandre ? Je réponds : non.

Pourquoi ? Pour la raison que je vais vous soumettre.

D'abord, comme vous pouvez le voir dans les Evangiles, Jésus à plusieurs reprises a prédit et sa mort sur la croix et sa résurrection. Il a dit, écrit notamment S. Luc, « qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et par les scribes, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour » (IX, 2). Il a dit encore, à la veille de sa Passion : « Voici que nous montons à Jérusalem et le Fils de l'homme sera livré aux chefs des prêtres et des scribes. Ils le condamneront à mort et ils le livreront aux païens pour qu'ils se moquent de lui, le battent de verges et le crucifient, et il ressuscitera le troisième jour. » (Matth., XX, 18-19). Il fallait que cette prédiction se réalisât, sinon l'Eglise ne pouvait s'établir. Il le fallait parce que, dans le cas où une telle prédiction, si précise et si claire, ne se serait pas réalisée, ce Christ si saint, si sage, modèle de perfection morale, venu pour opérer, en régénérant l'humanité, la plus grande des révolutions, n'aurait plus été qu'un fourbe et un imposteur. Or, le bon sens, comme Jésus, nous crie que cette hypothèse n'est pas seulement sacrilège, mais impossible ; que c'est là ce que les premiers chrétiens, à la voix des apôtres, ont compris unanimement, et que l'Eglise commençante s'est établie sur le plus solide des fondements.

D'autre part, la réalité de la résurrection de Jésus est la preuve que tous les apôtres apportent devant les peuples, de la vérité de leur message. « Si Jésus-Christ, écrit S. Paul aux Corinthiens, n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, notre foi ne porte sur rien, nous sommes de faux témoins qui outrageons Dieu, en attestant contre la vérité qu'il a ressuscité Jésus-Christ. Mais maintenant le Christ est ressuscité. » (XV, 11-20). Ainsi parlait S. Paul avec la plus imperturbable, la plus magnifique assurance. Les douze autres apôtres parlaient le même langage. Or une chose est sûre. C'est que cet argument eût été faux, si la résurrection eût été regardée comme une légende et une fable, et que les contemporains se seraient révoltés contre la honteuse hardiesse d'une affirmation mensongère. Or les contemporains, même juifs, n'ont jamais contesté le fait prodigieux, et des milliers de croyants, à l'exemple des apôtres, sont morts dans les tortures pour l'attester à leur tour. C'est donc sur cette croyance à la résurrection que l'Eglise a rassemblé ses premiers éléments et s'est trouvée fondée.

J'ajoute que cet autre fait que l'Eglise a vécu et s'est répandue dans le monde, est encore une preuve de la vérité de la résurrection de Notre-Seigneur. Vous savez à quel point, depuis ses humbles origines, elle s'est étendue sur la terre. Tant qu'il n'y eut de pénétrable que l'empire romain, elle a rempli l'empire romain ; quand le monde s'est ouvert tout grand, offrant à son apostolat la multiplicité et la variété de ses races, elle a rempli le monde. Mais ces conquêtes, vous le savez encore, ne se sont pas faites dans la paix. Elle a vécu et elle s'est répandue au milieu des contradictions, d'ailleurs prédites par le Maître, des persécutions sanglantes et légales, des rébellions de la pensée humaine à l'affût de ses faiblesses. Malgré tout, elle vit et elle avance.

Chaque siècle, des faux prophètes se lèvent et prédisent sa fin : « Elle agonise, disent-ils, elle sera morte demain ! » Demain !... Le lendemain, c'est eux qui sont morts, et elle vit et elle avance toujours. Toute son existence est un miracle depuis deux mille ans. La parole de Jésus : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » s'accomplit chaque jour avec une indiscutable infaillibilité. Un tel prodige, visible à tous les yeux qui veulent voir, prouve en même temps la divinité de Jésus, fondateur de l'Eglise, et sa résurrection, car si Jésus est Dieu, et nous constatons qu'il l'est, il ne se peut pas, alors qu'il l'a prédit, qu'il ne soit pas ressuscité.

[1] V. *Revue historique*, sept.-oct 1929, l'article très documenté de Salomon Reinach. Renan avait écrit : « L'assertion de Tertullien (*Origines*, II, p. 348), reproduite par d'autres écrivains ecclésiastiques, sur l'intention qu'avait eue Tibère de mettre Jésus au rang des dieux ne mérite pas d'être discutée. » Cette assertion, S. Reinach la discute et, dans sa dissertation aussi originale que serrée, démontre le contraire (Voir *Ami* 6 févr. 1930, p. 91-92).

[2] Murry, *Jésus, Man of Genius*.

* *

Je vous livre, m. f., tous ces faits et tous ces raisonnements, à mes yeux péremptoires. Ils justifient la séculaire solennité de Pâques et la joie de la chrétienté en un tel jour.

Réfléchissez-y. Pénétrez-vous-en. Vous serez armés pour les combats de l'heure présente, car vous aurez une réponse victorieuse aux vaines objections de cette libre-pensée dont les sophismes assaillent aujourd'hui toutes les familles et tentent de détourner de la foi jusqu'aux enfants eux-mêmes.

Vous croyez ; veillez à ce que votre foi ne défaille pas. Nous avons à cette heure le spectacle d'une société qui renie les croyances chrétiennes, et vous voyez à quelles erreurs et à quels crimes, à quelles misères matérielles et morales ce reniement l'a conduite. Croire au Christ ressuscité, c'est croire à sa divinité, à la mission sacrée de son Eglise, aux commandements qu'elle nous impose en son nom, à la conscience, au devoir, à l'obligation d'une vie propre, honnête et sainte; c'est croire au surnaturel, au bonheur dans l'au-delà, et c'est être apte à le mériter pour en jouir éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO

BIENHEUREUX CEUX QUI CROIENT

Mes frères,

De cette page de l'Evangile dont vous venez d'entendre la lecture, je ne veux retenir que l'épisode du disciple incrédule.

Vous avez remarqué tout le détail de cette scène : l'opiniâtreté de l'Apôtre dans son refus de croire, les égards pleins de tendresse de Jésus pour l'insoumis, le retour éclatant de Thomas à la vérité, le cri de sa reconnaissance.

Mais il ne suffit pas au Seigneur d'avoir vaincu la dureté du cœur de son ami ; son regard voit, dans la suite des temps, tout le monde des âmes, et c'est pour nous aussi qu'il promulgue cet enseignement : « Ne soyez pas incrédules, mais fidèles; bienheureux ceux qui croient ! »

Oui, m. f., « bienheureux ceux qui croient ! » Croire, c'est un besoin de notre nature ; satisfaire ce besoin, c'est nous assurer, dès ici-bas, le vrai bonheur.

I

D'abord, c'est pour nous un besoin de croire.

L'homme, a dit un ancien, n'est pas seulement sur la terre pour absorber des breuvages et digérer des aliments ; son esprit est trop grand pour se livrer tout entier aux intérêts du corps ; il a des aspirations plus hautes et que rien de créé ne peut satisfaire ; son âme, qui vient de Dieu, en a reçu un instinct irrésistible qui la ramène toujours à lui. (Sénèque).

De fait, notre âme a soif de vérité. De la lumière, il lui faut de la lumière, et notre horizon, tout comme souvent le ciel en ces jours d'avril, est couvert de nuages épais qui laissent à peine transparaître quelques pâles rayons du soleil de la vérité.

Notre âme cherche la beauté. Mais hélas ! c'est en vain qu'elle s'agite ; la beauté parfaite s'est à jamais exilée de notre monde, et de son passage ici-bas elle n'a laissé que quelques rares vestiges, capables seulement d'aviver nos regrets.

Notre âme est faite pour le bien, elle aspire à la justice, le mal soulève tous ses dégoûts ; et pourtant nous subissons parfois les triomphes impudents du vice, nous assistons impuissants à la profanation des droits les plus sacrés.

En face de cet état de choses, serons-nous réduits à nous consumer en des désirs toujours renaissants et jamais assouvis ? Non, m. f., Dieu n'a pu se jouer ainsi de ses créatures. C'est en lui que nous trouvons la satisfaction de nos tendances les plus nobles. Il est au bout de toutes les avenues de notre âme, et je comprends maintenant la parole de S. Augustin qui disait : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu, et notre âme est inquiète tant qu'elle ne se repose pas en vous. »

Le besoin de croire, m. f., vous le surprendrez dès l'aurore de la vie. Voyez, en effet, l'enfant avant qu'aucun souffle pernicieux ait défloré la fraîcheur de son âme : son esprit s'ouvre avec joie à la pensée du Père qui est aux cieux, et tout l'ensemble mystérieux des idées religieuses, loin de l'épouvanter, lui ouvre un monde délicieux où son imagination encore toute neuve chemine sans effort à travers les sentiers du divin.

Malheur donc à celui qui d'une main brutale vient briser la fleur délicate de la foi ! Malheur à celui qui détruit dans un cœur le sens du divin, le sens religieux !

Une expérience malheureuse nous prouve que beaucoup, par le monde, ont répété la parole de l'Apôtre : « Non ! non ! je ne croirai pas ! »

La passion a soulevé dans leur cœur les violences de la tempête et leur croyance a sombré ; ou bien les soucis de la vie, les préoccupations de l'existence, les affaires ont accaparé toute l'attention et l'indifférence a dominé leur âme. N'allez pas imaginer cependant que l'instinct religieux soit étouffé et à jamais détruit en eux. Vienne le danger, vienne la souffrance, vienne l'heure de la mort, et l'âme, secouant ses entraves, reprendra son essor naturel vers Dieu.

L'évêque de Pékin, un religieux français, a raconté, au début de ce siècle, que pendant le siège des Légations une heure arriva où, sous la poussée d'une armée de féroces Chinois, toute résistance allait devenir impossible. Un instant encore et c'en était fait de cette poignée de braves chrétiens, de braves Français. Or, en face du danger, on vit — c'est l'évêque qui le dit — des hommes politiques, jusque-là les soutiens de l'incrédulité, se précipiter à genoux et lancer vers le ciel un de ces appels désespérés qui ne restent jamais sans écho.

Le danger, m. f., réveille toujours en notre âme le besoin de croire.

Il y a quelques années, un homme haut placé contemplait avec angoisse le berceau de son enfant que la mort se préparait à terrasser sans pitié. Le cœur brisé par la douleur, ce pauvre père, jusqu'alors confiné dans sa haine de sectaire, écrivait à un ami : « Je n'en puis plus ! je suis désespéré, et malgré moi je tourne les yeux vers le ciel, j'implore à genoux le Père qui est là-haut. »

M. f., j'en appelle à vous tous qui avez souffert : votre premier mouvement dans la peine n'est-il pas un appel à Dieu, votre premier besoin n'est-il pas le besoin de croire ?

Et même si toute sa vie l'homme a étouffé le cri de la nature, à l'heure de la mort cette nature sait reprendre ses droits. Les impies eux-mêmes ne peuvent se soustraire à cette épreuve, et vous n'ignorez pas que l'infâme Voltaire, étendu sur son lit de mort, fut pris d'effroi à l'approche de la terrible visiteuse et ressentit même le mal de Dieu. Aussi ses amis, en condamnant sa porte, le livrèrent au plus cruel supplice, au tourment du désespéré.

Il est donc vrai, l'homme est le plus religieux dans ses meilleurs moments ; c'est quand il est bon qu'il a besoin de croire à un ordre éternel, et c'est donc alors qu'il voit le mieux et qu'il est le plus dans le vrai. (Renan).

II

L'homme a besoin de croire, et Dieu a voulu que dès ici-bas il trouve son bonheur dans ses croyances, dans sa foi à la religion.

Pour apprécier ce bonheur, écoutez les paroles d'envie qui s'échappent des lèvres de l'incrédulité.

« Faisons les fiers tant que nous voulons, disait Michelet ; qui peut écouter sans émotion le bruit des belles fêtes chrétiennes, la voix si touchante des cloches, leur reproche maternel ? Qui peut voir sans les envier les fidèles sortir de l'église, revenir de la Table sainte rajeunis et renouvelés ? Ah ! que ne suis-je l'un d'entre eux, le moindre et le plus simple de ces enfants ! »

« Je ne suis pas de ceux que la foi a touchés, disait un autre (Feuillet) ; ceux qui croient sont heureux et j'envie leur bonheur. » Oui, ils envient le bonheur des croyants. Ce qui leur manque, ce qu'ils n'ont pu rencontrer dans leur vie, la foi nous le donne.

C'est d'abord le calme et la paix de l'intelligence.

Qui que l'on soit, il est des heures où se posent à la pensée des questions troublantes : d'où vient l'homme ? pourquoi est-il sur terre ? où le conduisent les quelques heures d'agitation qu'il passe ici-bas ? La science a été consultée, les chercheurs ont pâli devant ces problèmes, et de tous les travaux des hommes il n'est résulté aucune réponse satisfaisante.

Mais celui qui a la foi possède la clef de toutes ces énigmes, et le petit enfant en sait plus long que le plus grand des philosophes ; il sait qu'il vient de Dieu, il sait qu'il va à Dieu, il sait ce qu'il doit faire pour atteindre ses destinées éternelles, et cette connaissance répand sur toute sa vie une sérénité inaltérable.

La foi est encore pour l'homme un soutien au milieu des épreuves et un stimulant au bien.

Il n'est pas besoin d'avoir longtemps vécu pour connaître les amertumes de l'existence. Les chemins de la vie sont bordés d'épines et de ronces qui déchirent par lambeaux les parties les plus sensibles de notre être. Ce sont les chagrins, ce sont les séparations, ce sont les douleurs de toute sorte qui semblent se conjurer pour notre malheur. Sous les coups de l'adversité, l'incrédule se révolte parfois, parfois aussi il se renferme dans un sombre désespoir. Tout autre est l'attitude du croyant. S'il s'incline sous la main qui le frappe, il se sent plus grand que l'infortune ; il voit dans la douleur un moyen de purifier sa vie, de s'élever aux yeux du Père des cieux, et il n'attend que de l'éternité le bonheur qu'il a vainement cherché sur la terre d'exil. Voici même que je l'entends s'écrier avec S. Paul : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. »

Il faudrait vous montrer encore les dévouements, les sacrifices, les vertus dont la foi est le principe. Il faudrait vous montrer le missionnaire qui court à l'extrémité du monde avec le cœur en fête, la petite Sœur qui soigne les malades avec le front radieux et le sourire aux lèvres, tous ces vaillants chrétiens dont la générosité ne connaît pas de limites. Quel est donc le secret de leurs efforts ? Pourquoi sont-ils heureux parmi tant d'épreuves douloureuses ?

Le secret de leurs vertus, le secret de toute grandeur morale sur la terre, c'est la foi, c'est la religion.

Enfin, m. f., si peu favorisés que nous soyons ici-bas, nous nous attachons à la patrie du temps, et quand vient l'heure de la quitter, le cœur se serre, l'amertume nous envahit, nous sommes profondément tristes ; tristes pour nous, tristes encore plus peut-être pour ceux que nous laissons.

Mais voici que l'ange de la foi vient s'asseoir à notre chevet, et pour ranimer notre âme abattue, il fait briller à nos regards mourants le flambeau de l'immortalité, il souffle à notre cœur la parole de l'espérance. La mort se dépouille aussitôt de ses horreurs, la religion transfigure le suprême passage, et portés dans ses bras, nous arrivons dans la patrie du bonheur, au rendez-vous éternel fixé par Dieu.

Oui, il avait donc bien raison, cet écrivain français qui disait, il y a trois siècles : « C'est une chose merveilleuse ! La religion nous promet la félicité éternelle, et dès ici-bas elle nous procure déjà le plus vrai bonheur. » Et c'est là le sentiment unanime de tous les croyants.

* *

Ces considérations, pourtant bien puissantes, perdent, de nos jours, leur empire sur notre société, et, en beaucoup trop de contrées, nous assistons, le cœur navré, à ce lamentable spectacle de l'abandon des pratiques religieuses, de la désertion

des églises, de la propagation du matérialisme le plus grossier.

Pour vous, m. f., qui avez la foi, qui êtes de vrais et sincères croyants, sachez apprécier la valeur du trésor que vous possédez ; sachez entretenir et conserver toujours votre foi. Pensez-y : il y va de votre intérêt le plus cher, il y va de votre éternité.

Quand Jésus allait quitter la terre et nous ouvrir le ciel, il a fixé lui-même les conditions de notre bonheur éternel. « Celui qui croira, dit-il, sera sauvé ; mais celui qui ne croira pas sera condamné. » Tenez donc haut et ferme le drapeau de votre foi, et quand s'ouvrira pour vous la porte de l'éternité, vous vous écrierez, sous le charme du bonheur, comme l'Apôtre converti : « Oui, vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

L'ANNONCIATION ET LA VOCATION HUMAINE

Mes frères,

Vous connaissez tous, sans doute, l'objet de la fête de l'Annonciation : l'archange Gabriel fut un jour chargé par Dieu lui-même d'annoncer à Marie qu'elle allait être la mère du Rédempteur du monde, du Messie attendu et prédit par les prophètes.

Je ne m'attarderai pas à vous raconter les détails de cette visite angélique, détails que vous ne pouvez ignorer. D'ailleurs, si vous les aviez oubliés, vous vous les remettriez en mémoire en les relisant dans l'évangile selon S. Luc. En repassant le texte sacré, essayez d'en méditer toutes les paroles. Ce sera pour vous l occasion de très utiles et très pieuses réflexions.

Aujourd'hui je veux attirer votre attention, non pas tant sur le *fait* même de l'Annonciation que sur les *leçons* de cette fête. Et parmi ces leçons, il en est une qu'on oublie trop et que je veux vous rappeler. C'est que nous avons tous dans notre vie spirituelle ici-bas l'équivalent de l'Annonciation faite à Marie : cet équivalent s'appelle pour nous la *vocation*. C'est la manifestation de la volonté de Dieu à notre égard, l'appel (d'où le nom de *vocation* qui signifie *appel)* à servir Dieu ici-bas de telle manière et non pas de telle autre, c'est-à-dire pour tel but déterminé et dans telles circonstances ou tel genre de vie qu'il a plu à la divine Providence de choisir pour nous.

Cet appel de Dieu pour chacun d'entre nous n'a point lieu, sans doute, comme pour la T. S. Vierge, par le ministère d'un ange. Mais il n'en existe pas moins et n'en impose pas moins à chacun de nous l'impérieux devoir d'y répondre et de satisfaire pleinement aux desseins de Dieu sur nous. Voilà pourquoi, m. f., j'ai pensé qu'à propos de l'Annonciation de la T. S Vierge, il était très utile de méditer quelques instants avec vous sur cette question éminemment pratique : *Quels sont nos devoirs de chrétiens à l'égard de la vocation*, qu'il s'agisse de la nôtre ou de celle d'autrui.

Ces devoirs sont les suivants.

D'abord, s'il s'agit de sa vocation *personnelle*, le chrétien doit : 1° *connaître ;* 2° *suivre* sa vocation.

S'il s'agit de la vocation *des autres*, il faut : 1° *préparer* leur vocation par l'éducation ; 2° *favoriser* la connaissance de cette vocation et 3° la *soutenir et l'encourager* par tous les moyens quand elle est connue.

I. — *Devoirs par rapport à sa propre vocation*

Pour vous, m. f., déjà un peu avancés en âge et fixés, pour la plupart, dans tel ou tel état de vie, la question de *connaître* votre vocation ne se pose plus. Elle a dû être étudiée sérieusement jadis et résolue conformément aux principes que je vais indiquer. Si, par malheur, à certains indices trop clairs, vous reconnaissiez que vous avez fait fausse route, que faudrait-il faire ? Changer de situation évidemment, si cela était possible, après avoir longuement consulté Dieu dans la réflexion et la prière pour savoir si vos idées actuelles ne sont pas aussi capricieuses et aussi erronées que celles qui vous déterminèrent jadis.

Mais si votre situation est de celles qui sont immuables par leur nature même, comme c'est le cas pour les personnes engagées dans l'état du mariage, après avoir demandé pardon à Dieu d'avoir agi ainsi à la légère dans le choix que vous avez fait, priez-le de vous accorder la grâce de porter sans faiblir ce joug qui vous pèse et de vous rendre plus faciles par des grâces spéciales les obligations que vous avez contractées.

Quant à vous, jeunes gens ou jeunes filles qui cherchez encore votre voie et qui ne songez pas peut-être que chacun a sa vocation en ce monde et que même pour se marier il en faut une, et encore très spéciale, commencez dès maintenant à vous préparer à connaître l'appel de Dieu, afin, le jour venu, de pouvoir y répondre.

Pour vous y aider, je n'hésite pas à vous donner comme premier conseil celui que Boileau adressait jadis aux écrivains qui voulaient faire un chef-d'œuvre : « Consultez longtemps votre esprit et vos forces. » Et j'ajouterai, car sans cela mon conseil serait incomplet et inutile : consultez surtout Dieu par la prière et la réflexion, et, avec le jeune Samuel, dites-lui : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur ou votre servante écoute. » Et comme Dieu ne nous parle point directement ni même par un ange du ciel, comme il le fit pour la Sainte Vierge, car un tel miracle est fort rare, il faut savoir que la parole de Dieu en nous, quand il s'agit de vocation, se fait entendre par trois moyens qui sont : l'*attrait*, l'*aptitude* et le *confesseur*.

L'*attrait* d'abord.

Il est reconnu, m. f., qu'on ne fait rien de bon dans la vie si on ne le fait avec amour et par suite avec goût, car « lorsqu'on aime, a dit S. Augustin, il n'y a pas de peine à faire une chose, ou,

s'il y a de la peine, cette peine elle-même nous est chère. »

Commencez donc par vous demander, jeunes gens ou jeunes filles frivoles, non pas ce que pourra vous rapporter d'honneurs et surtout de profits telle ou telle situation, non pas même quels sont les avantages de tel ou tel mariage, mais si, vraiment, c'est le goût des devoirs de tel ou tel état qui vous guide, si c'est bien l'amour de telle ou telle situation qui a parlé à votre cœur.

Une fois l'attrait reconnu, ne partez point immédiatement à sa suite sans réflexion et sans conseils. Car ce n'est pas tout d'avoir de l'attrait pour un état quelconque, il faut aussi en avoir l'*aptitude*.

Vous avez souri comme moi, j'en suis sûr, un jour ou l'autre, en entendant dans quelque salon un jeune prétentieux, bon dernier de sa classe au collège, vous dire d'un ton de superbe assurance quand vous lui demandiez à quoi il se destinait plus tard : « Oh ! moi, je vais préparer Polytechnique ou St-Cyr. » Intérieurement vous vous êtes récriés : « Mais à quoi pense-t-il donc ? Il court audevant d'un échec inévitable. »

Et vous, jeunes filles, parce que vous avez remporté quelques succès mondains ou que vous savez la fortune de votre père suffisante pour tenter la cupidité, plus encore que l'amour, de quelques prétendants, n'allez pas vous croire tout de suite capables pour cela de faire le bonheur de n'importe quel mari. Il faut autre chose que de la fortune ou des grâces naturelles pour être heureux en ménage. Il faut certaines aptitudes au mariage pour y réussir, il faut beaucoup de vertus pour remplir d'une manière même simplement convenable et suffisante les austères et difficiles devoirs de la vie conjugale et assurer par là même la félicité aussi complète que possible de sa famille. Il faut aussi savoir à l'avance que Dieu n'a pas fait les créatures humaines pour s'unir au hasard, mais qu'il vous a destinés ici-bas non pas à l'époux ou à l'épouse de votre caprice, mais à celui ou à celle de son choix divin. Et comme lui seul connaît à fond les qualités et les défauts intimes de chaque personne, lui seul sait aussi pour qui vous êtes faits et avec quel époux ou quelle épouse vos vertus, vos aptitudes et vos défauts eux-mêmes auront la chance de pouvoir toujours s'accorder.

Enfin le troisième porte-parole de Dieu dans l'affaire capitale de la vocation et le plus autorisé de tous, c'est le *confesseur*.

Plus encore que vos attraits ou vos aptitudes, c'est lui qui doit dicter ou du moins conseiller votre choix. Et s'il s'agissait surtout d'une vocation ecclésiastique ou religieuse, c'est lui qui aurait mission de trancher la question et de vous répondre, comme l'ange Raphaël au jeune Tobie qui lui demandait s'il connaissait la route à suivre pour se rendre chez Raguel : « *Novi viam et omnia itinera ejus frequenter ambulavi.* Je connais la route, car j'en ai souvent moi-même parcouru tous les sentiers. » (Tob., v, 8). Et parce que je la connais bien, pourra ajouter le confesseur, je sais mieux que personne les avantages ou les dangers qu'elle peut vous présenter, et vous connaissant aussi vous-même, puisque j'ai pu pénétrer tous les secrets de votre conscience et de votre cœur, je puis vous dire en toute sécurité : « Allez, mon fils ou ma fille, allez sans crainte, » ou bien, au contraire : « Ne vous engagez pas dans cette voie, car autrement vous iriez à une catastrophe. »

Voilà, m. f., quels sont vos devoirs à l'égard de la vocation, en ce qui vous concerne personnellement. Il me reste maintenant à vous dire quels sont vos devoirs envers la vocation des autres et tout spécialement vis-à-vis de vos enfants.

II. — *Devoirs par rapport à la vocation des autres*

Tout d'abord, pères et mères de famille, laissez-moi vous rappeler que c'est une bénédiction visible de Dieu pour une famille d'y voir naître, se développer et aboutir une vocation de prêtre ou de religieuse. Mais, par contre, Mgr Pie, l'illustre évêque de Poitiers au siècle dernier, considérait, et non sans raison, comme une malédiction de Dieu sur les classes riches et bourgeoises de la société française d'être si souvent inféconces en matière de vocations ecclésiastiques ou cénobitiques. Et d'où vient cette honte? car c'en est une, et trop réelle, hélas ! aujourd'hui plus encore que du temps de Mgr Pie. Je crois pouvoir affirmer qu'une des principales causes de cet état de choses, c'est le manque d'éducation de la conscience de nos chrétiens actuels au sujet de la vocation, même dans les meilleures familles. La plupart des parents manquent, sur ce point spécial, à leur devoir tout simplement parce qu'ils l'ignorent ou qu'ils ne se rendent pas bien compte de sa gravité. Et c'est pourquoi je veux vous rappeler les conditions et la gravité de ce devoir.

Vous devez, en ce qui concerne la vocation des autres et tout spécialement celle de vos enfants, 1°) la *préparer*, quelle qu'elle soit, par une éducation chrétienne ; 2°) *aider* à la connaître ; 3°) l'*encourager* et l'aider à aboutir quand elle est connue.

D'abord, m. f., vous devez *préparer* les vocations par une éducation chrétienne. Il n'y a guère que dans les fables qu'on trouve des perles sur du fumier, et il est bien rare, quoique cela arrive quelquefois pourtant, qu'une bonne vocation, surtout ecclésiastique ou religieuse, puisse éclore dans un milieu antireligieux ou même simplement trop mondain. Il n'est pas moins rare également que des époux modèles se forment dans un ménage et à un foyer où règnent la discorde, le désordre, la débauche et à plus forte raison dans un ménage de divorcés ou de gens plus libres encore.

Si vous voulez, m. f., que vos enfants arrivent bien préparés à leur entrée dans le monde, dans la vie sérieuse et dans une vocation quelconque, mariage ou célibat, il faut les élever chrétiennement dès leur premier âge et, comme la grand-

mère de la touchante élégie de Victor Hugo, leur montrer

... la Bible et ses belles images,
Les saints d'or, le ciel bleu, les anges à genoux,
L'Enfant Jésus, la crèche, et le bœuf et les Mages,
Et leur lire du doigt dans le milieu des pages
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

Puis, quand une éducation sérieuse et chrétienne les a préparés aux grands devoirs de la vie, il faut les aider à s'orienter vers telle ou telle situation.

Mais comment pourrez-vous vous rendre compte de la vocation de vos enfants, si vous ne surveillez pas leurs lectures, leurs fréquentations, leurs défauts, leurs exercices de piété, leurs jeux, que sais-je encore ? Comment pourrez vous savoir leurs goûts et leurs pensées, si vous ne les interrogez jamais sur leurs intentions, discrètement sans doute pour ne pas froisser leur délicatesse d'âme ou de conscience, mais fréquemment néanmoins et avec une certaine insistance qui les force à vous indiquer à tout le moins leurs tendances et leurs aspirations intimes ? Comment pourrez-vous savoir de quoi ils sont capables, si vous ne les mettez pas vous-mêmes à l'épreuve, et comment éprouver leur vocation, si vous ne savez pas vous-mêmes exactement en quoi elle consiste, à quels signes on la reconnaît et quelles aptitudes ou quelles vertus elle exige ?

Tout cela, m. f., vous devez le savoir vous-mêmes, car, pères et mères de famille, vous devez être jusqu'à un certain point les confesseurs et les directeurs de conscience de vos enfants. Et exerçant vis-à-vis d'eux une sorte de sacerdoce, vous devez, comme les prêtres, connaître au moins les grands principes du gouvernement des âmes et les marques de toutes les vocations.

Enfin, m. f., une fois la vocation de vos enfants connue et certaine, rappelez-vous que c'est une faute de vous y opposer, surtout si c'est une vocation à l'état religieux ou au sacerdoce. Vos enfants, en effet, sont à Dieu avant d'être à vous. Vous ne les avez engendrés qu'avec sa permission et son aide. Donc refuser vos enfants à Dieu s'il les réclame, ou contrecarrer ses desseins providentiels sur eux, c'est attenter au droit divin du Créateur sur sa créature, c'est tout simplement un crime de lèse-majesté divine, que Dieu punit parfois même dès cette vie. Lisez à ce sujet le beau roman de Pierre l'Ermite intitulé : *Comment j'ai tué mon enfant,* roman dont le fond est, paraît-il, un fait très authentique, auquel l'auteur a été mêlé directement. Donc, loin de contrarier la vocation de vos enfants lorsqu'elle est devenue *certaine* (remarquez-le bien, je dis : *certaine* et non problématique ou capricieuse), vous devez au contraire la favoriser par tous les moyens en votre pouvoir, qu'il s'agisse de mariage, d'entrée dans une école ou carrière spéciale, de vocation à la vie religieuse pour vos filles, du sacerdoce ou de l'état religieux pour vos fils.

« Où Dieu nous a semés, il faut savoir fleurir, » a dit un gracieux poète.

Aidez donc ces fleurs charmantes que sont vos chers enfants à fleurir, comme la T. S. Vierge, la Rose mystique, le fit ici-bas, à la place et dans l'état où le bon Dieu a voulu semer leurs âmes. Un jour, pour votre récompense, vous les verrez s'épanouir avec vous sur le Cœur de Marie, dans les célestes jardins de Dieu, aux éternelles splendeurs du paradis. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

III

1re Invocation

CŒUR DE JÉSUS, FILS DU PÈRE ÉTERNEL

Mes frères,

La première louange adressée au Sauveur, dans les litanies que nous étudions, proclame sa filiation divine, ce qui revient à reconnaître sa participation à la T. S. Trinité.

Remarquons tout de suite que le texte français peut prêter à une légère équivoque. En disant : « Cœur de Jésus, Fils du Père éternel, » on est tenté de croire que l'épithète « Fils » et ce qui la suit s'appliquent au mot « Cœur, » ce qui est inexact. Le texte latin authentique et officiel ne laisse aucun doute. En mettant *Filii* au génitif, il atteste que ce terme est en apposition avec l'autre génitif *Jesu*. La phrase en question doit donc être ainsi comprise : « Cœur de Jésus, Cœur du Fils du Père éternel, ayez pitié de nous. »

I

Cette attestation, ainsi placée en tête de nos litanies, est un solennel acte de foi. Tout aussi bien que le *Credo,* quoique d'une façon plus brève, elle affirme notre croyance en la divinité de Notre-Seigneur.

Quand il descendit sur la terre dans le but de racheter les pécheurs, le Messie voulut se revêtir de la nature humaine, afin de se rapprocher davantage de ceux qu'il aimait jusqu'à se sacrifier pour eux.

Son humanité voilait si parfaitement sa nature divine que, physiquement, il n'était pas possible de discerner cette dernière. Mais la divinité n'avait pas disparu dans le Christ : elle subsistait intégralement au contraire. Seulement, pour la reconnaître, il fallait avoir recours à des constatations intellectuelles qui servaient de motifs de crédibilité pour atteindre à une surnaturelle conviction.

Les Juifs de Bethléem, de Nazareth, de Jérusalem, contemporains de Notre-Seigneur, le voyaient respirer, remuer, parler, agir, et ils en concluaient immédiatement qu'il était un homme.

Mais ils le voyaient également accomplir des actes interdits à la simple humanité. Le Christ guérissait des paralytiques, illuminait des aveugles, marchait sur la mer de Tibériade, ressuscitait même les morts. Et tout cela s'accomplissait

sans l'intervention d'aucun procédé normal qui eût fourni naturellement l'explication du phénomène. Ces prodiges se réalisaient par un simple acte de volonté, par l'exercice d'une puissance que les humains ne possèdent pas. Un raisonnement très facile devait donc conduire à la déduction suivante : en cet homme résidait un pouvoir plus haut que ceux de la nature, et par conséquent ce pouvoir devait nécessairement émaner du seul Etre qui commande aux lois de la nature et peut déroger à l'ordre des choses créé par lui. Donc Jésus était, tout au moins, l'envoyé, le délégué du Seigneur.

Ce premier point acquis, la question n'était pas encore complètement résolue. Il fallait ajouter ceci : Jésus affirmait nettement, non seulement qu'il était chargé d'une mission céleste, mais qu'il était lui-même Dieu, et Fils de Dieu. Fallait-il donner créance à cette exorbitante allégation ? Oui, certes, et voici pourquoi : Dieu, perfection absolue et qui par suite est aussi incapable de nous tromper que de se tromper lui-même, ne saurait en aucune façon communiquer sa puissance pour la faire servir au mensonge et à la fraude. Du moment qu'il appuyait ses affirmations par des miracles, Jésus devait être accepté comme un prophète et, par suite, chacune de ses allégations devait être tenue pour vraie. Puisqu'il se disait Fils de Dieu et Dieu lui-même, avec de tels arguments à l'appui, le Christ était réellement Dieu.

Ce raisonnement, qui devait amener les premiers fidèles à la foi, garde et gardera toujours sa même valeur absolue. Nous savons en outre qu'il est confirmé par les attestations antérieures des prophètes qui avaient, des siècles à l'avance, signalé les caractéristiques que posséderait le Messie, caractéristiques évidentes en Jésus. Il est confirmé encore par le prodige moral de la pérennité de l'Eglise. L'adhésion s'impose avec force ; il n'est pas permis d'hésiter.

II

Une fois le Christ reconnu comme Dieu, il convient de préciser sa situation par rapport à l'ensemble — si l'on ose s'exprimer ainsi — de la divinité. C'est ce que Jésus a fait lui-même en s'affirmant Fils de Dieu. Que signifie au juste cette expression ?

Dans un sens large et simplement analogique, tous les hommes se disent enfants de Dieu, parce que Dieu est leur auteur primordial. De plus, les chrétiens acquièrent un droit spécial à ce titre à cause de l'adoption surnaturelle de leur baptême. Mais ce n'était pas cela que le bon Maître entendait en proclamant sa filiation divine. Il prenait l'expression dans son sens strict et d'une façon si rigoureuse que ce titre s'appliquait exclusivement à lui.

Il l'a dit et répété si nettement que personne ne s'y est jamais trompé : ses ennemis, scribes et pharisiens, se servaient de ce grief pour obtenir sa condamnation à mort et, depuis bientôt vingt siècles, tous les croyants renouvellent sans cesse leur confiance dans cette sublime attestation.

Mais il faut ajouter une précision encore. Il y a un seul Dieu : cela est certain. Il ne saurait du reste y en avoir plusieurs, car cela impliquerait une contradiction. Dieu étant la plénitude de toute perfection est nécessairement illimité : s'il en existait plusieurs, ils se limiteraient l'un par l'autre et, ainsi bornés réciproquement, perdraient aussitôt le caractère essentiel de la divinité.

Pourtant l'unité de la nature divine n'exclut pas la pluralité des personnes, à la condition que ces personnes soient si parfaitement reliées l'une à l'autre qu'elles ne forment qu'un seul Etre. Ce principe, sur lequel nous aurons à revenir, nous indique que, en parlant de la T. S. Trinité, nous ne devons pas concevoir les personnes divines comme analogues aux personnes humaines, dont chacune est radicalement séparée de toute autre. Les deux acceptions de ce mot diffèrent du tout au tout.

La doctrine catholique nous présente donc un Dieu unique en trois personnes distinctes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce mystère est à la fois la base de notre religion entière et le centre vers lequel convergent tous les dogmes : c'est pourquoi l'Eglise ne cesse de nous le rappeler.

Vous savez, depuis le catéchisme de votre enfance, que les trois personnes divines sont égales en toutes choses, étant toutes trois éternelles et n'ayant, suivant la formule aussi exacte que célèbre, « qu'une seule et même nature, une seule et même divinité. »

Mais le Père, par qui tout existe et qui ne reçoit l'existence de personne, est, selon l'expression d'un concile, le principe de la Sainte Trinité. Quant à la seconde personne, elle représente la sagesse, et on la désigne aussi sous le nom de Verbe, ce qui signifie « parole. » On peut dire qu'elle est la parole intérieure du Père. Par une opération sublime que notre intelligence bornée n'arrivera jamais à comprendre d'une manière totale, le Verbe est, de toute éternité, engendré par la connaissance féconde que le Père a perpétuellement de lui-même et de ses infinies perfections. Il va sans dire qu'il n'y a absolument rien de matériel dans cet acte permanent d'un pur esprit. Mais cela permet toutefois de donner au Verbe le nom de Fils de Dieu.

Comme vous le savez encore, c'est le Verbe qui, en prenant un corps et une âme humaine, s'est dévoué pour notre salut. Si on le considère dans son Incarnation, on l'appelle Jésus, de son nom propre, ou on le désigne respectivement par les titres qui rappellent le mieux ses principales gloires : Christ, Sauveur, Messie, Rédempteur et bien d'autres.

Vous voyez donc comment le bon Maître est réellement le Fils de Dieu. Sans doute nous ne prétendons pas avoir élucidé complètement le mystère insondable Mais nous en avons résumé, pour votre instruction, ce que l'on peut connaître ici-bas de son économie essentielle. Il ne nous

reste qu'à nous prosterner devant les profondeurs infinies de l'intelligence suprême, en reprenant l'invocation grandiose de S. Paul dans son épître aux Romains : « O abîme des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Car qui a connu la pensée du Seigneur ?... De lui, par lui et pour lui sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les siècles. » (xi, 33-36).

III

La divinité de Notre-Seigneur implique, de notre part, non seulement une reconnaissance plus ou moins vague, mais une réelle adoration.

Ce sentiment comporte, en effet, une signification stricte sur laquelle il convient d'insister un peu. On trouve parfois, et même dans les Livres saints, cette expression, employée à propos de gens introduits chez un souverain ou un grand personnage : « Et, se prosternant, ils l'adorèrent. » Il arrive quelquefois que ce membre de phrase signifie une adoration réelle, comme, par exemple, lorsque l'évangéliste S. Matthieu raconte l'arrivée des Mages à l'étable de Bethléem. Mais toutes les fois que cet hommage s'adresse à un homme, il indique seulement une marque supérieure de respect. C'est ainsi que, de nos jours encore, dans les cérémonies pontificales, certaines catégories de prélats se prosternent pour baiser la mule du Souverain Pontife.

Il arrive aussi que l'on emploie le mot « adoration » pour signifier le culte exceptionnel rendu au bois de la vraie croix.

Tout cela ne représente pas l'adoration proprement dite, qui est le culte de « latrie » exclusivement réservé à Dieu, et qui comporte une vénération bien plus grande encore.

Or, nous venons de démontrer que Jésus-Christ est réellement Dieu, et par suite nous devons conclure qu'il a droit à la réelle adoration, dans le sens le plus rigoureux de ce terme.

Mais cette adoration doit être double. Intérieure, d'abord, elle inclut la soumission de notre âme envers Celui qui l'a rachetée et sauvée. Extérieure ensuite, elle se traduit par des gestes publics, comme la génuflexion, l'agenouillement lors des cérémonies liturgiques, ou simplement privés comme ce signe de la croix que nous répétons — il faut au moins l'espérer — à plusieurs reprises chez nous dans le courant de la journée, et au début comme à la fin de chacune de nos prières.

Il est d'ailleurs à peine utile de souligner que lorsque notre hommage s'adresse au Sacré-Cœur de Jésus, son objet n'est pas principalement l'organe de chair, les fibres musculaires qui palpitèrent pendant trente-trois ans dans la poitrine du Sauveur, mais l'amour divin, dont le cœur est le siège ainsi que le symbole, et il s'étend à la personne entière du Christ.

Ce qui, théologiquement, justifie ce titre rendu à une personnalité humaine, c'est que précisément la personnalité en question n'est pas purement humaine, mais qu'elle contient aussi la plénitude de la nature divine, à qui sont dus éminemment toute louange et toute gloire.

* *

Au reste, ce n'est pas seulement du respect que nous sommes tenus de rendre à Celui que le pape Pie XI, cédant aux sollicitations du monde entier, a proclamé le Christ-Roi, c'est-à-dire le Souverain céleste des mondes et des temps.

Au fur et à mesure que nous expliquerons le sens si fécond et si riche des invocations qui composent les litanies du Sacré-Cœur, nous comprendrons bien mieux tout ce que Jésus mérite — et à un degré infini — de tendresse, de reconnaissance, de soumission, de zèle, de dévouement, de sacrifice. Il s'est livré pour nous aux affres de la mort, lui que rien n'obligeait à abandonner les splendeurs de son ciel. N'est-il pas d'une justice élémentaire de nous consacrer totalement à lui, afin de lui prouver que nous ne sommes pas des ingrats et pour assurer aussi, autant qu'il est en nous, une efficacité plus complète à l'immensité de son sacrifice ?

Et sa générosité est d'ailleurs si grande, sa charité tellement immense, qu'il daignera payer encore — et au centuple — le moindre effort tenté pour lui, de même qu'il promit jadis de ne pas laisser sans une rémunération glorieuse le verre d'eau offert à un pauvre en son nom. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

I

LE RÈGNE DU CHRIST PAR L'EUCHARISTIE

Mes frères,

« Dites à Jérusalem, la fille de Sion : Voici que ton Roi vient à toi ! » C'est de ce message prophétique que je viens m'acquitter près de vous. A dire vrai, il n'en est pas de plus glorieux pour une âme d'apôtre, pas de plus doux pour un cœur de prêtre.

Comme le chantre sacré, suscité par Dieu au milieu de son peuple, comme les disciples envoyés par Notre-Seigneur à Jérusalem pour lui préparer une entrée triomphale, je viens vous crier, à vous, fidèles de cette paroisse : « Voici votre Roi, il vient à vous !... » Que dis-je ? Il est au milieu de vous, il va passer dans vos rangs. *Ecce rex tuus venit !*

Que le sanctuaire resplendisse de clartés ; que tous les genoux fléchissent ; que tous les fronts s'inclinent ; que tous les cœurs battent d'un même élan d'amour et que toutes les voix s'unissent pour l'acclamer, car aujourd'hui c'est le jour de son triomphe, le jour où il affirme son règne parmi nous et où il établit sa royauté sur nous. *Ecce rex tuus venit !*

Pouvons-nous mieux terminer cette solennité et entrer davantage dans l'esprit de cette cérémonie de l'Adoration perpétuelle qu'en parlant de cette royauté qu'exerce Notre-Seigneur sur nos cœurs chrétiens par l'Eucharistie ? Considérant cette sainte journée par rapport au Christ, par rapport à nous et par rapport à l'Eucharistie, je vous de-

manderai de faire avec moi les trois réflexions que voici :

D'abord Notre-Seigneur a établi son règne sur les cœurs, et voilà ce qui fait son incomparable grandeur.

Ensuite, nos cœurs se sont soumis à la royauté du Christ Jésus, et voilà ce qui fait notre incontestable grandeur à nous.

Enfin l'Eucharistie est l'instrument de cette royauté du Christ et comme son trône au milieu de nous, pauvres êtres humains, et voilà ce qui fait la grandeur du mystère de nos autels.

I. — *Notre-Seigneur a établi son règne sur les cœurs*

Ce qu'il y a de plus difficile à subjuguer dans l'homme, c'est le cœur. Rebelle à toute loi, il se donnera à des êtres indignes de lui. Il prodiguera les trésors de ses affections à tort et à travers. Il en profanera les sentiments les plus délicats. Oui, mais il suffira qu'on veuille s'emparer de son amour, pour qu'il en refuse la moindre parcelle et qu'il se referme obstinément sur lui-même. Notre cœur ne se prend pas d'assaut par une violence brutale. Quand il se livre, c'est qu'il s'est senti envahi, dominé par quelque chose qui échappe à toute analyse.

Et s'il est malaisé de s'emparer de lui, il est plus difficile encore de le garder, quand on l'a conquis, car il est toujours libre de se reprendre et toujours enclin à rompre ses premiers liens, étant par nature aussi inconstant que capricieux.

Et cependant on n'est maître de l'homme qu'autant qu'on s'est rendu maître de son cœur et que de là et par là on commande à toutes ses puissances.

C'est pourquoi la plus haute ambition qui se puisse concevoir est celle-ci : régner sur le cœur humain, et l'on ne mérite le nom de grand et de puissant qu'autant qu'on s'en est emparé. Disposer dans l'homme de son corps et de ses actes extérieurs n'est rien. Il n'y a aucune grandeur à être maître d'esclaves. Le tout est d'avoir la souveraineté des âmes se donnant librement à un maître vénéré et aimé.

Eh bien ! m. f., voilà ce qu'a voulu le Christ Jésus : régner sur les cœurs. Il a demandé à l'homme de se soumettre à lui en lui vouant ses affections, non pas une affection vulgaire et passagère, cette sympathie banale dont nous sommes si prodigues, mais dans les sentiments de son âme ce qu'il y a tout à la fois de plus ardent et de plus durable... Et Notre-Seigneur y a réussi !

Il s'est emparé du cœur humain et il en reste le possesseur légitime et incontesté. Il s'est fait aimer d'un amour que nul autre n'a jamais inspiré et dont on ne saurait sonder les profondeurs. Des âmes, en multitude innombrable, n'ont plus vécu que de lui. Son souvenir a été et il est encore leur poésie dans le terre-à-terre de la vie, leur trésor dans l'indigence de toutes choses, leur joie dans les privations, leur espérance et leur courage jusque dans les étreintes de la mort.

Pour lui, uniquement jalouses de lui complaire, elles s'oublieront, elles se dépouilleront, elles se voueront aux œuvres les plus ingrates, elles se sacrifieront dans les dévouements les plus obscurs ; et pendant que tant d'autres se plaignent des amères déceptions qui ont fait saigner leur cœur plus souvent qu'à son tour, ces âmes, passionnées pour le Dieu de l'autel, proclameront qu'elles ont trouvé dans cet amour exclusif du Christ la plus douce recompense de leurs sacrifices et la plus ineffable paix de leur existence.

Voilà en quoi le Christ nous apparaît au-dessus de tous dans l'histoire, grand d'une grandeur surhumaine et sans rivale : il règne sur les cœurs !

D'autres sans doute ont pu se faire écouter et applaudir, obéir et admirer ; mais se faire aimer, non !... Et puis, c'est toujours de leur vivant qu'ils ont exercé cet ascendant et par le déploiement de ces qualités extérieures, dont le prestige a tant d'empire sur les foules, toujours faciles à entraîner.

Lui, le Christ, s'il établit son règne, c'est après sa mort, c'est loin des yeux qui ne pourront plus contempler sa personne, loin des oreilles qui n'entendront jamais le son de sa voix. Et cet empire posthume qu'il veut, il l'obtient sans recourir à aucun de ces moyens qu'emploient les hommes. Voulant régner sur les âmes, il leur apparaîtra sans force, sans gloire, sans rien qui puisse flatter les yeux ou l'imagination... Que dis-je ? Se plaisant à heurter tous les préjugés, c'est tantôt pauvre dans une crèche, tantôt supplicié sur un gibet, tantôt voilé sous des symboles matériels, ceux de l'Eucharistie, qu'il s'offrira à leur amour. Demandant à ceux qui se donnent à lui des sacrifices multiples, sensibles et immédiats, il ne veut leur offrir que des récompenses à venir, que des joies invisibles, que des espérances dont rien d'extérieur ne démontre la réalité. Et malgré tout, il s'empare des âmes, il étend partout son règne...

Et puis encore, si d'autres ont pu régner sur les âmes, leur empire, comme tout ce qui est humain, a été éphémère. Vivants, ils avaient inspiré des enthousiasmes fanatiques. Morts, leur souvenir est bien vite disparu. Et qui donc est encore aimé parmi ceux qui furent les plus acclamés ici-bas ?

Mais son règne à lui, Jésus, son règne est immortel. Chaque siècle ajoute à sa gloire et à sa puissance. Sa voix est toujours écoutée avec la même docilité. Ses autels restent toujours debout, et eux seuls, à travers toutes les révolutions qui renversent les autres trônes.

Et dans ce siècle qui ne semble plus croire qu'en la matière, ne plus aimer que le plaisir, ne plus adorer que l'argent, s'il reste dans les esprits quelque foi profonde et sincère, c'est encore en lui ; s'il reste dans les cœurs un peu d'amour pur et ardent, c'est encore pour lui ; s'il reste au-dessus de notre étroit horizon un idéal que les âmes élevées aiment à contempler et qui les ravit d'enthousiasme, c'est encore lui et lui seul.

Oh ! dites, m. f., n'est-ce pas un triomphe unique et incomparable ? Et en cette solennité, faisant écho à la voix de vingt siècles qui ont ac-

clamé son règne avec les disciples qui escortaient son entrée royale à Jérusalem, je me mets à crier : « Hosannah à celui qui vient et qui est là au nom du Seigneur ! Hosannah au roi immortel des siècles, le Christ Jésus ! »

II. — *Nos cœurs se sont soumis à la royauté du Christ*

Et nos cœurs se sont soumis à la royauté du Christ. Voilà ce qui fait notre véritable grandeur à nous.

De fait, c'est par le cœur qu'un homme est grand et vaut quelque chose, et cela indépendamment de tous les avantages extérieurs et de tous les succès du dehors. Car ces avantages en eux-mêmes sont vides et faux ; ils n'ont de consistance et ils ne méritent d'estime qu'autant qu'ils dénotent un grand cœur ou qu'ils lui servent d'instrument.

Et cette grandeur du cœur se mesure à deux choses : à notre affranchissement de la matière et à notre rapprochement de la divinité. Dieu et le monde matériel, ce sont là les deux pôles extrêmes et infiniment distants qui sollicitent de leur attraction le cœur humain, placé entre les deux et capable de se mouvoir d'un côté ou de l'autre.

Mais comme la matière est l'infiniment petit, circonscrite de toutes parts, morcelée en atomes, confinant au néant, il suit de là que plus le cœur se dégagera de la matière, plus il s'élèvera en perfection, de même qu'il s'avilit dans la proportion où il se laisse prendre par elle et s'assujettit à ses exigences.

Par contre, comme Dieu est l'infiniment grand, contenant dans son essence la plénitude de toute perfection, il s'ensuit que plus le cœur se tourne vers Dieu et se rapproche de lui, plus il monte et grandit, acquérant de ce voisinage de la divinité des perfections nouvelles, reflet en lui de la perfection infinie vers laquelle il tend.

Or on ne se trompe pas en soutenant ceci : si quelque chose est capable d'une part de soustraire notre cœur à la servitude des forces matérielles et d'autre part de le rapprocher de plus en plus de la divinité, c'est le règne du Christ établi en lui.

Constatez plutôt, m. f., ce que nous révèle l'expérience des âmes, vrai document humain celui-là : par le Christ en le faisant régner sur eux, les plus petits, les moins favorisés de la nature se grandissent. Dépourvus de tout ce qui fixe l'attention, ils acquièrent une supériorité morale qui étonne et qui s'impose. On sent qu'il y a en eux quelque force latente qui les soulève. C'est Jésus, idéal vivant et beauté infinie, qui, par son amour et sa grâce, ravit ce cœur au-dessus de lui-même, l'arrache à tous les esclavages intérieurs et, par une sorte de magnétisme divin, l'attire à lui dans ces hauteurs increéées où il règne à jamais.

Dans une âme dont Jésus-Christ est le Maître, il ne saurait plus rien y avoir de grossier et de mauvais. Au contraire, elle s'élargit, elle s'épure, elle prend des sentiments plus généreux, plus désintéressés. Son regard se tourne vers le ciel où habite l'objet de son amour ; elle semble ne plus toucher la terre, c'est une âme élevée.

Mais voici la contre-partie de ce fait d'expérience : si, en se soumettant au Christ, les plus petits mêmes se grandissent, hors de lui, en se soustrayant à son empire, les plus grands se rapetissent, leurs qualités réelles en subissent un amoindrissement, il se fait dans leur cœur comme un arrêt néfaste de développement.

Et comme cela devient saisissant lorsqu'on étudie de près les grands hommes qui ont vécu hors de Dieu et du Christ ! Que de côtés par lesquels ils paraissent mesquins ! Que de bassesses mêlées à leurs mérites ! Et que de faiblesses dans leurs vertus mêmes !

En approchant des vrais disciples du Christ, l'impression qu'on en éprouve force à dire : « Ils sont encore plus grands que je ne le pensais. » C'est que, plus on pénètre dans leurs cœurs, plus on y découvre de délicats sentiments et d'incomparables beautés.

Au contraire, au contact des plus fameux antichrétiens, c'est une sensation de déconvenue que l'on ressent. Quoi ! Ils ne sont que cela, ces grands hommes, ce grand poète, ce grand orateur, ce grand savant ! Vraiment ce n'est pas la peine de leur dresser des statues, ni surtout de chasser Dieu de ses temples pour leur ouvrir un sacrilège Panthéon ! Il suffit de s'approcher d'eux pour être désillusionné. On ne peut plus les admirer dès qu'on les connaît un peu à fond. Au dehors, oui, tout est brillant. Au dedans, on découvre bien des faiblesses : ou bien c'est une moralité suspecte, ou bien un caractère bas et vil, ou bien c'est une ambition vulgaire, ou bien c'est une jalousie misérable. en un mot, c'est un cœur sans grandeur et sans élévation.

Oh ! m. f., c'est que, en vérité, le Christ Jésus est à la base de toutes les vertus complètes qui font les grands cœurs. Si vous sapez ce fondement dans l'âme humaine, tout l'édifice va s'écrouler. Il ne restera que peu de choses ou des choses sans valeur ; il ne restera que de l'humain, et l'humain, c'est toujours, quoi qu'on fasse, de l'argile terrestre ; c'est toujours de la boue.

Ils sont donc bien à plaindre, ceux qui ne veulent plus du Christ pour Maître, et qui redisent le triste mot des Juifs déicides : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ! » Et surtout ils sont bien coupables, ceux qui, à la suite des Pharisiens, combattent son enseignement et travaillent à le détrôner des cœurs. L'humanité, en somme, n'a pas de pires ennemis...

D'ailleurs nous n'avons pas à craindre pour notre divin Roi les attaques des nouveaux Pharisiens des temps modernes. Son règne dans le passé nous garantit son règne dans l'avenir. Le trône sur lequel il est assis est un trône d'amour, mais c'est aussi un trône de force. Il a été bâti par un artisan divin et ce n'est pas la main de l'homme qui parviendra à le renverser. Son règne — Dieu l'a juré en le mettant à sa droite — n'aura pas de fin : *cujus regni non erit finis.*

vainement on peut essayer de l'arracher de nos âmes. Il est enraciné dans les entrailles de l'humanité ; elle ne peut se passer de lui ; et quand on croira l'avoir de nouveau anéanti, cette humanité, se penchant vers lui, le relèvera avec un amour indicible et couvrant la voix de ses ennemis confondus, elle criera comme nous le faisons aujourd'hui :

— Hosannah ! Hosannah ! Qu'il soit aimé et béni, Celui qui vient au nom du Seigneur ! Qu'il règne à jamais sur nous, sur nos âmes, sur nos familles, sur nos cités, sur notre société tout entière !

III. — *L'Eucharistie est l'instrument de la royauté du Christ*

Ceux qui ont eu le bonheur de visiter l'incomparable cité des papes ont pu lire, non sans émotion, sur l'obélisque de la place de Saint-Pierre, ces paroles qu'y fit graver Sixte-Quint, à la gloire du Christ victorieux et en signe de son empire éternel : « Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande ; qu'il délivre son peuple de tout mal. »

Eh bien ! si on me demandait quelle inscription il faut placer autour du tabernacle, je n'en indiquerais pas d'autre que ces magnifiques paroles : *Christus vincit, Christus regnat*... Oui, le Christ triomphe et règne. Et voici le palais où il réside, le trône où il attend nos louanges et nos hommages et où il distribue ses grâces souveraines. Ce palais, c'est le tabernacle ; ce trône, c'est l'autel.

En effet, remarquons-le, — et cela n'est-il pas frappant dans l'histoire ? — l'autel où s'offre le saint sacrifice, où se garde le sacrement eucharistique, est comme le signe visible, public, de l'occupation d'un sol, d'une cité, d'un pays, par le Christ. C'est là, semble dire l'autel, c'est là qu'il a établi son empire.

Aux premiers jours du christianisme naissant, devant ce mystère divin comme devant une puissance supérieure, les idoles sont tombées, et pour ne plus se relever. Le règne des fausses religions s'est éteint pour faire place à l'Evangile. Et aujourd'hui, quand un de nos missionnaires, au nom du Christ, prend possession d'un nouveau pays qu'il convertit à la foi, la première chose qu'il fait est d'y bâtir une église, fût-elle en planches ou en pisé, avec un autel et un tabernacle. C'est là la pierre angulaire de tout l'édifice chrétien, c'est là la citadelle du royaume du Christ.

Ainsi encore, c'est à ce signe, le tabernacle, où se garde et où on adore le mystère eucharistique, que se reconnaissent les contrées catholiques et les pays de foi. Pour connaître l'état religieux d'une population, je n'ai pas besoin d'un autre indice : Comment vient-on au sacrifice eucharistique ? Comment y reçoit-on ce sacrement ? Là où vous voyez l'autel entouré de fidèles, d'adorateurs, de communiants, vous pouvez dire, sans crainte de vous tromper : « Le Christ règne. *Christus regnat.* »

Et non seulement l'Eucharistie est le signe du règne de Jésus, mais elle en est encore l'un des principaux instruments. C'est surtout par cette présence mystérieuse au milieu de nous que Notre-Seigneur gagne les âmes et se les attache. Nul ne peut croire et se dire qu'il est là réellement présent, réellement vivant, sans sentir une irrésistible attraction de tout son être vers l'Hôte divin de nos tabernacles. Il se fait autour de l'Hostie sainte comme un rayonnement de beauté et de grâce qui séduit les plus indifférents. Nulle part le Christ n'apparaît plus digne d'être aimé et il faut avoir un cœur dur comme la roche pour ne plus entendre cette voix divine qui de l'autel nous crie : « Voyez donc jusqu'à quel point je vous ai aimés ! »

Aussi a-t-on à juste titre appelé ce sacrement le dogme générateur de la piété. Il la produit, il l'alimente. Il est en vérité, dans les âmes fideles, le principe de toutes les vertus. Il fait la force héroïque des martyrs, comme le dévouement sublime de l'âme consacrée à Dieu dans la solitude de son cloître ou dans les œuvres de la charité. Par ce divin mystère, le Christ vit et règne dans les âmes : *Christus regnat !*

Mais partout où vous ôtez du tabernacle l'Eucharistie, le règne du Christ dans les cœurs va s'affaiblissant. De même que les temples vidés de cette présence sacrée deviennent froids et déserts, de même les âmes privées de cette nourriture deviennent sèches et dures. Là où on ne croit plus à l'Eucharistie, on peut encore avoir la foi au Christ, on peut l'adorer, le craindre, on ne l'aime plus, il ne règne plus sur les cœurs.

Que dire de plus, sinon que de ce mystère et par ce mystère Jésus exerce sur nous les prérogatives de sa royauté ? C'est ici, dans son tabernacle, que, roi plein de mansuétude, il donne audience à ses sujets, accessible à tous et toujours. C'est ici qu'il écoute nos plaintes et nos demandes, jamais lassé de nous entendre, toujours accueillant à nos prières et bienveillant pour nos misères. C'est ici qu'il se plaît à nous exaucer, comblant de ses grâces ceux qui viennent à lui. C'est ici qu'il se plaît à pardonner et à réconcilier avec son Père ceux mêmes qui s'obstinent le plus contre lui, car il a vraiment pour tous un cœur royal et paternel. C'est ici qu'il protège tous ceux qui sont les siens et sa présence, là, au milieu de nous, est toujours comme un gage de paix et de salut, comme une défense contre tous nos ennemis.

Puisqu'il en est ainsi, m. f., n'est-ce pas avec raison que nous appelons grand ce mystère de la Sainte Eucharistie ?

Et ce n'est pas assez. Il faut dire : le plus grand des mystères, le plus grand des sacrements, le plus grand de nos rites religieux.

Ce qui fait la grandeur d'une institution, c'est son rapport plus immédiat avec Dieu. Ainsi la croix est vénérée au-dessus de toute relique, parce qu'elle a été consacrée par le corps agonisant de notre Rédempteur. Ainsi le sacerdoce mérite le plus d'honneur parmi toutes les autres dignités,

parce qu'il porte sur lui le sceau même de l'autorité de Dieu.

Mais que dire de l'Eucharistie ? Non seulement, comme les autres sacrements, elle est un signe et un instrument de la grâce ; non seulement, comme les autres rites religieux, elle nous rapproche de Dieu et nous met en relations avec lui ; mais elle renferme l'auteur même de la grâce et de la vie, mais elle est le Dieu fait homme, le Dieu vivant et résidant substantiellement avec nous, mais elle nous le donne réellement et l'incorpore à nous et nous à lui.

L'Eucharistie, c'est toute la réalité des choses divines, c'est le Christ Jésus continuant toutes les œuvres, tous les mystères, toutes les vertus de son existence mortelle, c'est le Christ passé, présent et futur ; c'est le suprême développement de l'Incarnation, c'est-à-dire de l'établissement du règne du Christ dans le temps, et c'est le mystérieux commencement de l'union céleste du Christ avec l'humanité sauvée, c'est-à-dire de son triomphe final et de son règne éternel dans les élus et avec les élus : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !*

* *

Et maintenant, m. f., n'est-ce pas le moment de conclure et de chanter avec l'Eglise : « *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui...* Vénérons, le front incliné jusqu'à terre, un si grand sacrement » ?

Oui, oui, à genoux, prêtres du Seigneur, vous qui avez reçu la puissance de produire sur l'autel ce mystère et qui avez la garde de ce dépôt sacré ! A genoux, vous tous, fidèles, à qui fut fait ce don inestimable que les anges vous envient ! A genoux, devant cet autel qui est le trône où le Christ en personne règne et veut recevoir vos hommages ! A genoux, pour l'acclamer par un *Hosannah* final, comme votre souverain Roi et votre Dieu et lui promettre d'être toujours ses sujets fidèles, heureux de lui obéir et de vivre sous son autorité !

Et vous, ô Jésus, ô divin Maître, régnez non seulement du haut du ciel, qui est votre éternel tabernacle, mais du haut de votre autel, qui est votre trône terrestre. Régnez, plus grand, plus puissant que tous les souverains de la terre ; régnez au milieu d'une foule toujours plus nombreuse d'adorateurs ; régnez en triomphant même des plus obstinés, que vous ne frapperez pas dans votre colère, mais que vous enchaînerez, pour leur salut, par votre amour divin, toujours victorieux. Régnez et que tous les fronts se courbent devant vous et que, sur toute la surface de la terre, on n'entende plus qu'un *Hosannah* d'adoration : « Béni, aimé, servi soit celui qui est venu au nom du Seigneur, le Dieu qui s'est fait homme et qui habite parmi nous ! Qu'il soit le Roi immortel de nos cœurs, comme il est le Roi éternel des siècles ! » Ainsi soit-il.

EN LISANT

LA MORT DE BRUNETIÈRE AVANT LA CONFESSION

Brunetière avait élu domicile sur la paroisse Notre-Dame des Champs.

Le calme tout provincial de la rue Joseph Bara, la proximité du Luxembourg et des Facultés l'avaient séduit.

C'est là, au 4, qu'il rédigea ses admirables *Discours de Combat* qui remplirent de stupeur et d'inquiétude les pontifes sceptiques, et de joie tous les catholiques.

On le voyait passer dans le quartier, petit, mince, la démarche rapide, nerveuse, le regard aigu derrière des lorgnons. On l'apercevait parfois à l'église Notre-Dame des Champs, profondément recueilli, plus assidu depuis que par la poltronnerie d'un ministre il avait été exclu de l'Ecole Normale Supérieure, évincé du Collège de France, parce que coupable d'avoir rendu visite au pape Léon XIII.

Il rendait souvent visite à son curé, M. Arnal, qui devint son ami. Depuis des années, le merveilleux orateur, le professeur si brillant et dont la loyauté intellectuelle était absolue, recherchait la vérité. Il venait du matérialisme. Lentement, par étapes, il s'acheminait vers le catholicisme. Le P. Dagnaud, son intime confident, et M. Arnal, reçurent ses aveux. La religion était, certes, une bienfaitrice de la société, mais dépositaire de la vérité intégrale, elle devait discipliner la vie intérieure de tout individu et soumettre son cœur et son intelligence à ses dogmes et à sa morale. Brunetière serait catholique non seulement en tant que sociologue, mais en tant qu'homme privé, et il le serait intégralement.

« Oui, disait-il en 1906 au P. Dagnaud, la foi est une grâce. Souvenez-vous donc de moi au saint sacrifice de la Messe, c'est le vœu le meilleur que je puisse formuler en cette nouvelle année. »

Vers octobre, il tomba gravement malade et ne quitta plus la chambre. A plusieurs reprises son curé vint le voir et l'exhorta à se préparer à la confession.

Le P. Dagnaud accourut à son chevet et entendit ces paroles de l'illustre malade : « Mon Père, mon curé est déjà venu me voir. Je le reverrai quand je serai bien préparé. Je veux recevoir tous les sacrements de l'Eglise et je songe à ma confession. »

Le 8 décembre au soir, M. Arnal avait eu avec lui un long entretien. Au moment de le quitter il lui avait demandé : « A quelle heure désirez-vous que je vienne demain ? — Venez donc vers 3 heures, M. le curé ; c'est le moment où je cause le plus aisément, je vous ferai ma confession. »

Mais le lendemain dimanche matin, on accourut en toute hâte prévenir M. Arnal : Brunetière se mourait. Quand il arriva, le malade agonisait. En hâte il lui donna les derniers sacrements. Quelques instants après mourait, à 57 ans, Ferdinand Brunetière, qui fut la droiture même, le défenseur intrépide de la vérité et le type le plus accompli de l'homme de « bonne volonté. »

(Bulletin paroissial de N.-D. des Champs, novembre 1933).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 21 aprilis 1934.
Eug. Lindecker. *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Le Culte des Morts

Est-il rien de plus touchant que le Culte des Morts? N'est ce pas la meilleure consolation terrestre à laquelle nous ayons droit ?

Y a-t-il un geste plus noble et plus beau, que celui de l'enfant qui vient embellir d'une fleur, d'une croix, d'une gerbe, ou d'une couronne, souvenirs durables, la tombe de ses Parents ?

Et la prière qu'il adresse à Dieu, n'est elle pas le souverain réconfort pour apaiser les regrets des Etres chers qui nous ont quittés ?

Nous devons donc encourager le Culte des Morts, sans en négliger les aspects matériels, qui, loin d'éloigner des pensées religieuses, y conduisent et les élargissent.

A notre époque de décadence où beaucoup ne savent plus prier, il reste cependant au cœur de la plupart le Culte des Morts, croyance inavouée peut-être, mais réelle, à l'Immortalité.

HORLOGERIE - PENDULERIE
Bijouterie — Orfèvrerie
ALLIANCE HORLOGÈRE — R. C. Besançon 29
E. ENGINGER — BESANÇON — 15, rue Gambetta, 15
Catalogue f[co] sur demande — Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

CARTES SUR TABLE

Sonnerie impeccable
Grande sécurité de fonctionnement
Dépense de courant infime
Service d'entretien annuel
Garantie de 5 ans
Prix modérés — Facilités de paiement

BACH est seul à vous garantir tous ces avantages.

Eglises installées 235 | Sonneries électriques de Cloches BACH — METZ.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

VINS DE MESSE
CAVES DES PRÉMONTRÉS

Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adress[e] correspond[ce] : M[r] Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (H[lt]).

MANUFACTURE DE TAPIS D'EGLISES

ADAM & C[ie]
AVIGNON

Echantillons franco sur demande
Remise actuelle de dix pour cent.

MEDOC

Garanti authentique vendu par Œuvre réalisant dons nature.
Caisses de 12 bouteilles : 150 fr.
20 bouteilles : 240 fr.
Net de tous frais et franco de port dans toute la France.
Comité des Ecoles Libres, St-Julien-Médoc (Gironde).

DOULEURS,

rhumatismes, goutte, gravelle, artériosclérose, lumbago, sciatique sont guéris par l'Urodonal. Il prévient la congestion, l'apoplexie, l'urémie ; il fait baisser la tension artérielle, et diminue la viscosité du sang chez les obèses et les pléthoriques ; il libère le foie, le rein et la vessie de la boue et des calculs uriques ; il désintoxique l'organisme et lui restitue souplesse et vigueur. (Communications à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences). Le flacon 16 francs, franco 16,50. Le triple 39,20. Envoi gratuit du « Manuel de Santé » par le professeur E. Faivre. CHATELAIN, fournisseur breveté du Vatican, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, S[té] An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VI[e])
Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefebvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

Plus de Vols ni d'Effractions

TRONCS-COFFRES

Inviolables — ACIER — Brevetés
Paul PRIOURET, Constructeur
Médaille d'argent concours Lépine 1932
9 bis, rue Danicourt, MALAKOFF (Seine).
Références — Prix et Notices sur demande.

THEATRE & FETES

Fabrique de tous Décors et Accessoires
MACHINERIE THÉATRALE
Joseph LINTANF, ex-décorateur à l'Opéra-Comique
Rue Saint-Nicolas, LANNION (C.-du-N.). Tél. 156.
Maison recommandée par NN. SS. les Evêques de Saint-Brieuc et de Quimper
SPÉCIALITÉ DE PAPIER ROCHER
Catalogue illustré contenant renseign[ts] et plans : 3 fr.

MOINS CHER ou pas plus cher qu'ailleurs
MIEUX FAIT en tous cas, coupe renommée
SOUTANES & Douillettes sur mesures.
Demandez notre feuillet A d'échantillons gratis.
Essayez, vous jugerez : Tous vêtements de ville et de chœur.
Sous vêtements. — Bonneterie.

CHASUBLERIE — ORFÈVRERIE
BRONZES, FLEURS ARTIFICIELLES — LINGERIE D'EGLISE
DENTELLES POUR AUBES ET ROCHETS
TAPIS — AMEUBLEMENT
Adressez-vous en confiance à

Laurent OLIVA Magasins et ateliers : 59 et 59[bis], rue Bonaparte **PARIS**
Dessins, devis gratis